

2^e Année. - N° 14.

Le numéro : 25 centimes

21 Janvier 1915.

LE PAYS DE FRANCE

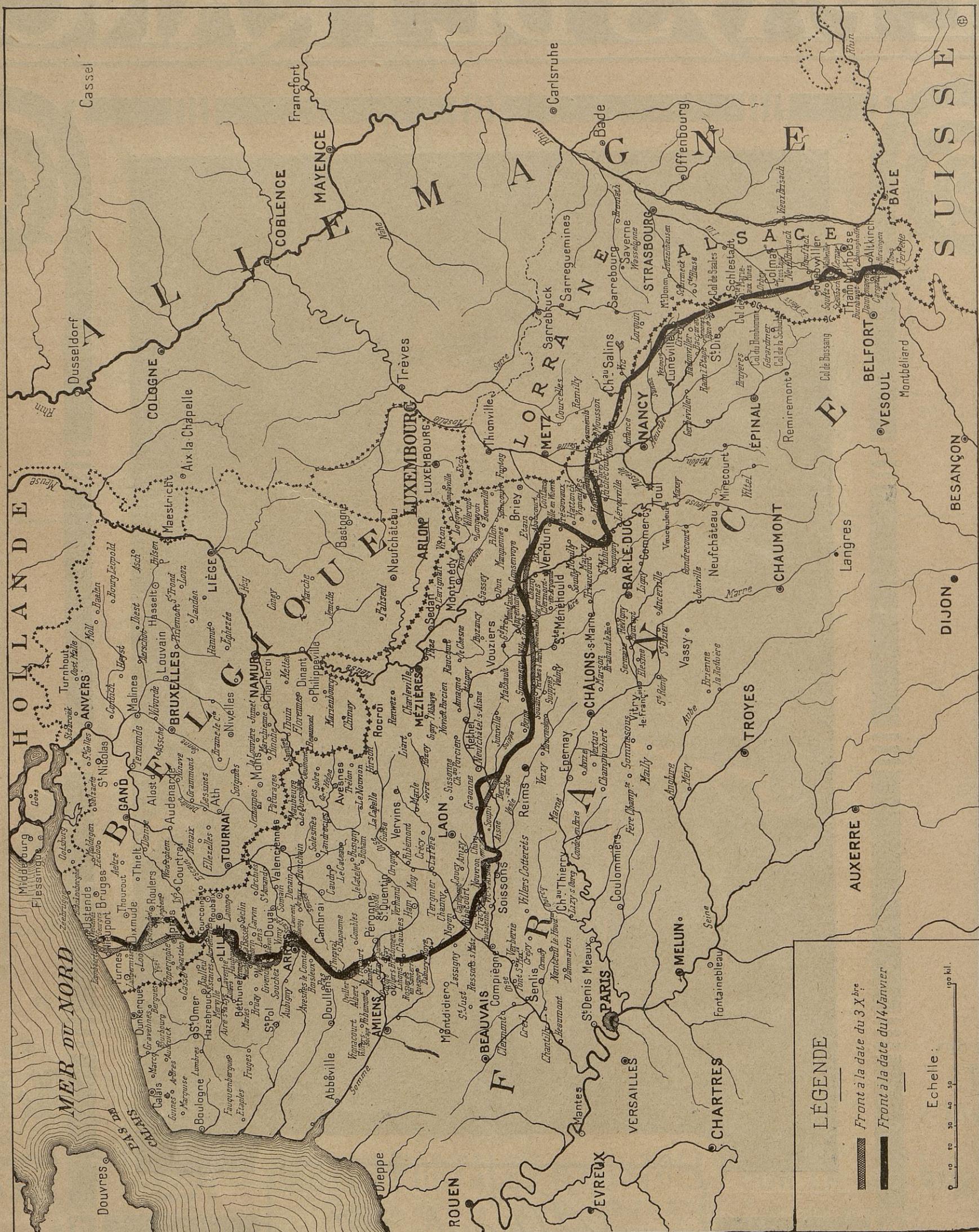


Albert 1^{er}

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édite par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonn
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL

LA SEMAINE MILITAIRE

TEMPÈTES de sable dans les dunes vers Nieuport, tempête de neige sur les Vosges, pluie sur le reste du front ; comment, dans de pareilles conditions atmosphériques, poursuivre vivement les hostilités ? Aussi, sauf sur quatre points de l'immense front de nos armées, la bataille s'est réduite à des duels d'artillerie.

Cependant notre offensive continue a particulièrement inquiété les Allemands dans les quatre régions suivantes : sur l'Aisne, près de Soissons ; en Champagne, en Argonne et en Alsace ; nos progrès menaçant d'importantes voies de communication, l'ennemi a fait un effort considérable pour les enrayer.

De la mer à la Lys, le duel d'artillerie s'est poursuivi toujours à notre avantage. Le 7 janvier, non seulement nous maintenons nos positions à Saint-Georges, mais nous enlevons, près de Lombaertzyde, un mamelon occupé par l'ennemi. Du côté de Lille, nous bouleversons les tranchées allemandes. Le 9, le 10, le 11 et le 12, la parole est au canon ; notre artillerie fait de bonne besogne, réduit au silence les lance-mines et tire efficacement sur les tranchées. Le 13, la brume gêne le tir de l'artillerie ; les détachements belges font sauter, au sud de Stuyvekenskerke, un dépôt de munitions de l'ennemi.

C'est dans l'Artois et la Picardie que les opérations, en raison de l'état du terrain, rencontrent les plus grandes difficultés : dans toute cette région, coupée de marécages et de tourbières, le sol est impraticable après les pluies. Ainsi, le 8 janvier, nous avons dû évacuer une tranchée sans combat, les hommes étant enlisés jusqu'aux épaules.

La région de Soissons a été le théâtre de combats acharnés, qui ont commencé le 8 janvier, après une violente attaque que les Allemands avaient dessinée, la veille, vers Lassigny. Le 8, au nord de Soissons, nous enlevions une redoute allemande et deux lignes successives de tranchées ; à trois reprises l'ennemi prononçait des contre-attaques toujours repoussées. Le 9 nos troupes prennent d'assaut la cote 132, épervon qui domine le vallon de la Jossienne, entre les villages de Crouy et de Braye. Les Allemands, furieux, recommencent à bombarder Soissons et incendent le palais de justice.

La prise de cette position inquiète l'ennemi, car tous ses efforts tendront à nous en déloger. Le 10, après avoir repoussé une attaque allemande, nos troupes avancent encore, enlevant deux lignes de tranchées : l'éperon 132 est entièrement à nous. Le 11, nouveau retour offensif de l'ennemi, de nouveau repoussé. Le 12, les Allemands engagent des forces très importantes et un combat très dur est livré : nous nous maintenons sur le haut des pentes, mais nous devons céder du terrain vers l'est. Notre contre-attaque progresse entre Cuffies et Crouy, mais ne peut déboucher de Crouy ; sur une violente attaque à l'est de ce village, nos troupes flétrissent légèrement. Cette dernière action visait l'occupation du plateau de la Perrière qui fait face à l'éperon 132 ; posséder les deux positions, c'est être maître du vallon de la Jossienne, de la grande ligne du chemin de fer et des deux routes de Chauny et de Laon.

On voit toute l'importance de l'opération. Aussi de violents combats se sont-ils livrés au nord-ouest de Crouy ; à gauche notre contre-attaque a progressé légèrement ; au centre nous avons pu maintenir nos positions autour du village de Crouy, mais à l'est nous avons dû céder. Les mauvaises conditions atmosphériques ont été à notre désavantage ; la crue de l'Aisne a emporté les ponts et les passerelles que nous avions établis et le 13, nos troupes, près de Vregny, ont été obligées de passer sur la rive sud en gardant des têtes de pont sur la rive nord entre Crouy et Missy.

A l'est et au nord de Reims, en Champagne, notre offensive préparée par le tir de l'artillerie, s'est prononcée assez vivement. D'abord, le 7, nous arrêtons les travaux de l'ennemi par l'explosion de mines. Le 8, à l'ouest du bois des Zouaves, nous faisons sauter un blockhaus et occupons une nouvelle tranchée, pendant qu'un violent combat d'infanterie a lieu entre Bétheny et Prunay : les Allemands laissent beaucoup de morts sur le terrain, tandis que nos pertes sont minimes. Entre Jonchery et Souain, même supériorité de notre artillerie.

La semaine précédente, notre offensive nous avait acquis des positions importantes dans la région de Perthes. Le 9 janvier, non seulement nous repoussons une contre-attaque ennemie, mais nous enlevons des tranchées

et finalement le village de Perthes. Ces positions sont organisées aussitôt. Le 10, nous repoussons une nouvelle contre-attaque et nous portons nos lignes au nord de la ferme de Beauséjour. Le 11 et le 12, l'ennemi revient à la charge avec une telle ténacité qu'il arrive à établir une tranchée dans un fortin situé au nord de la ferme de Beauséjour tandis que nous conservons le saillant : nous sommes à 60 mètres des Allemands. Le 13, au nord de Beauséjour, nous avons fait sauter des fourneaux de mine ; les Allemands, se croyant attaqués, ont garni leurs tranchées sur lesquelles un feu violent d'artillerie et d'infanterie a été aussitôt ouvert.

En Argonne, les opérations ont été sinon interrompues, du moins rendues très difficiles par le mauvais temps. Notre offensive avait donné de si beaux résultats que les Allemands ont envoyé de ce côté de nouveaux renforts ; toutefois nous avons conservé les positions acquises.

A l'ouest de la Haute-Chevauchée, voie romaine qui traverse le bois d'Apremont et sépare le bois de la Gruerie du bois du Bel-Orme, nous occupons une situation stratégique qui commande la route de Vienne-le-Château à Varennes et les nombreux ravins qui aboutissent à la Blesme et à l'Aire.

Après un combat d'artillerie, le 7 janvier, les Allemands attaquent violemment dans cette région : ils sont repoussés. Le 8, quelques-unes de nos tranchées sautent, mais l'attaque qui suit est repoussée à la baïonnette ; les Allemands reviennent à la charge ; nous reculons d'abord, puis nous reprenons le terrain perdu. Le 9, nouvelle et violente attaque ; nous résistons. Le 10, bombardement de nos positions ; vive et heureuse riposte de notre artillerie qui détruit un blockhaus allemand. A partir de ce moment, les attaques ennemis décroissent d'intensité. Nous conservons toutes nos positions.

Du côté de Verdun, combats d'artillerie. Le vent qui a soufflé en tempête, la pluie qui a fait rage ont empêché toute opération importante.

Cependant, le communiqué officiel du 8 janvier déclare que la progression réalisée au nord-ouest de Flirey est plus importante qu'il n'avait d'abord été signalé. Le village de Flirey est en effet situé à l'un des plus importants croisements des routes de la Woëvre ; la route de Saint-Mihiel à Pont-à-Mousson est traversée là par la route de Toul à Verdun, qui, elle-

même, est franchie un peu plus loin par une grande chaussée conduisant à la Moselle. En outre, au nord-ouest de Flirey se trouvent des coteaux dominant le Rupt-de-Mad, où passerait le chemin de fer militaire construit par les Allemands pour relier Metz à Saint-Mihiel.

Le 9 janvier, nous faisons de nouveaux progrès dans cette région.

Sur les Hauts-de-Meuse, dans la forêt d'Apremont, il n'y a eu que trois attaques ennemis, l'une le 10, les autres le 12 ; elles ont été repoussées, la première notamment, par le feu de notre artillerie.

En Lorraine, des chutes abondantes de neige se sont produites, arrêtant la circulation ; la guerre de tranchées s'est poursuivie néanmoins sur quelques points du front. C'est ainsi que, le 7 janvier, nous avons avancé un peu dans le bois Le Prêtre, près de Pont-à-Mousson.

Tous les yeux étaient tournés vers l'Alsace depuis que les communiqués nous avaient annoncé le succès de notre offensive sur Steinbach et vers Altkirch. Mais là encore le mauvais temps a rendu les mouvements difficiles.

L'ennemi ne pouvait se résigner à la perte de Steinbach ; il a amené à la rescousse de grands renforts et a essayé de nous déloger des positions conquises.

Le 7, il attaque à l'ouest de Wattwiller et vers Kolschlag ; il est repoussé et nous progressons vers Altkirch. Pour se venger, les Allemands bombardent l'hôpital de Thann ; c'est ainsi qu'ils signent leurs insuccès. Le 8, non seulement nous avons repris des tranchées dans la direction de Vieux-Thann, mais nous avons encore avancé à l'est, et au sud nous avons enlevé Burnhaupt-le-Haut, nous dirigeant vers Pont-d'Aspach où viennent aboutir les routes de Massevaux, Belfort, Delle, Altkirch, Mulhouse et Colmar.

L'importance de ce succès a été telle que les Allemands ont envoyé aussitôt des renforts considérables et ont réussi à reprendre Burnhaupt-le-Haut, mais au prix de fortes pertes. Cette action eut lieu le 9 janvier ; depuis on n'a signalé qu'une attaque allemande au nord-est de Wattwiller, attaque repoussée.

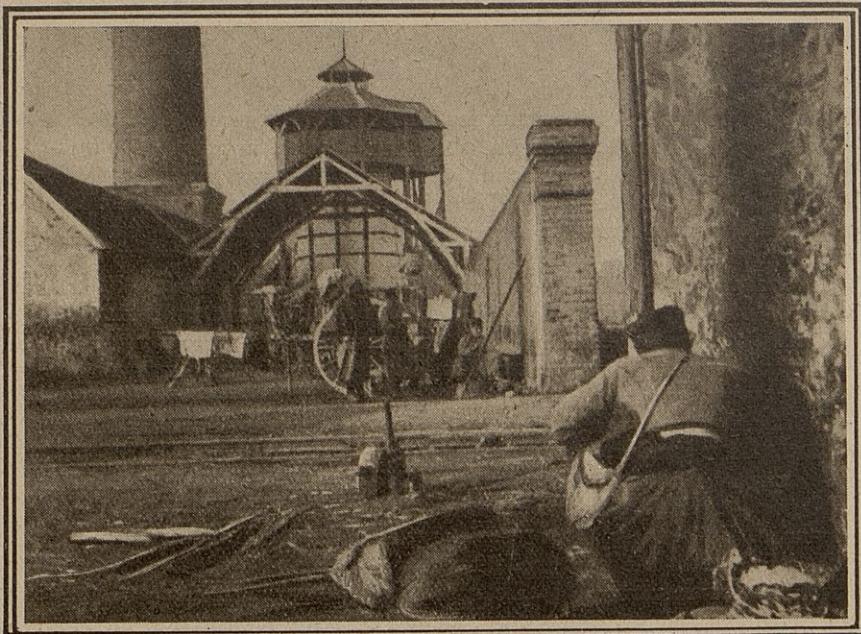


LES RIVES DE LA THUR REDEVENUES FRANÇAISES.

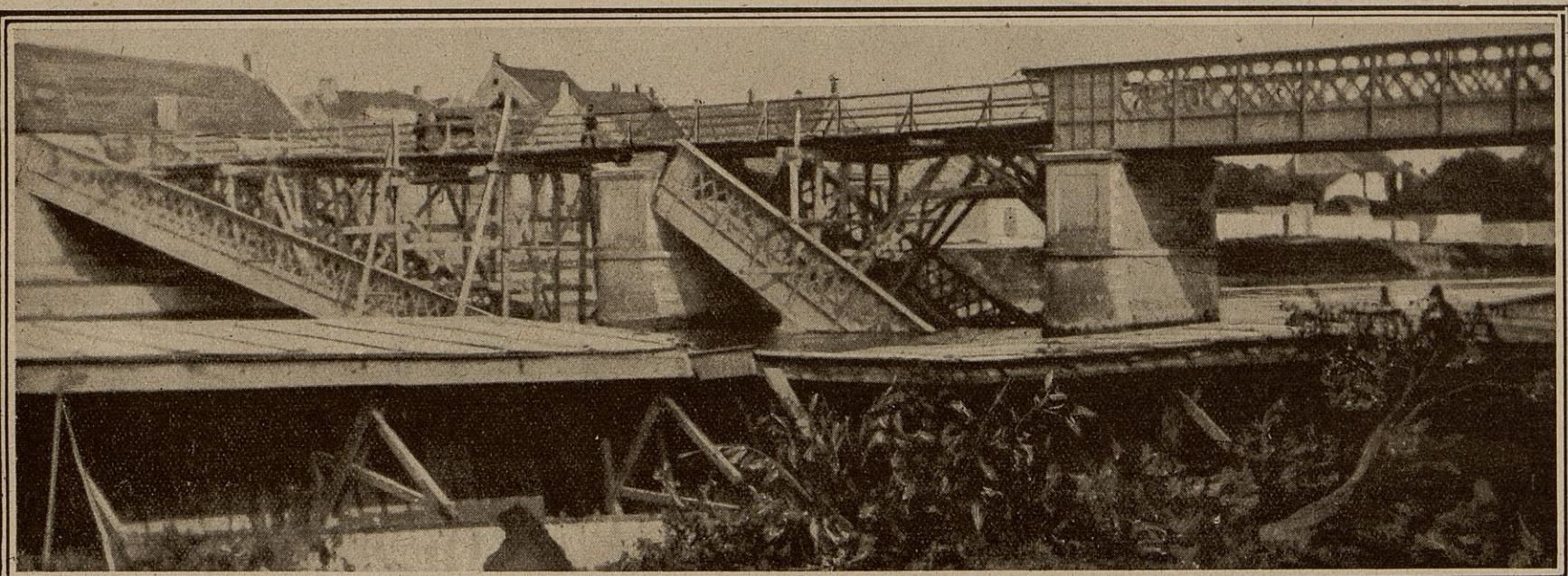
SUR LA VOIE



Quand ils occupèrent Château-Thierry les Allemands ne pensaient pas que plus tard ils seraient astreints, comme prisonniers, à en nettoyer les quais de la gare.



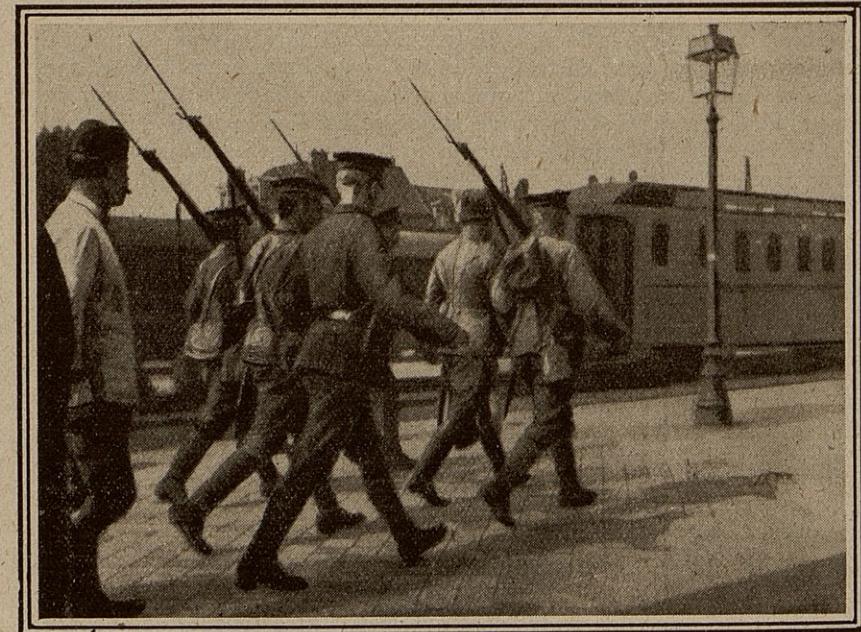
Près d'un poste d'aiguillage, sans être troublé par le fracas des trains qui passent, un de nos braves turcos prépare tranquillement sa popote à deux pas de la voie.



Le génie a vivement réparé les ponts qui avaient été détruits lors de la ruée des Allemands vers Paris. Les tabliers de ce pont plongent encore dans la Marne ; mais les deux travées ont été refaites et la circulation est rétablie.



Un convoi de blessés est arrêté à la station ; les dames de la Croix-Rouge s'empressent pour leur apporter quelques douceurs. Un grand diable d'Ecossais les aide dans cette distribution.



Ce n'est plus, cette fois, le pas de parade ; mais c'est le pas accéléré que, sous la conduite de nos alliés anglais, ce hussard de la Mort est obligé de prendre.

SUR LA VOIE



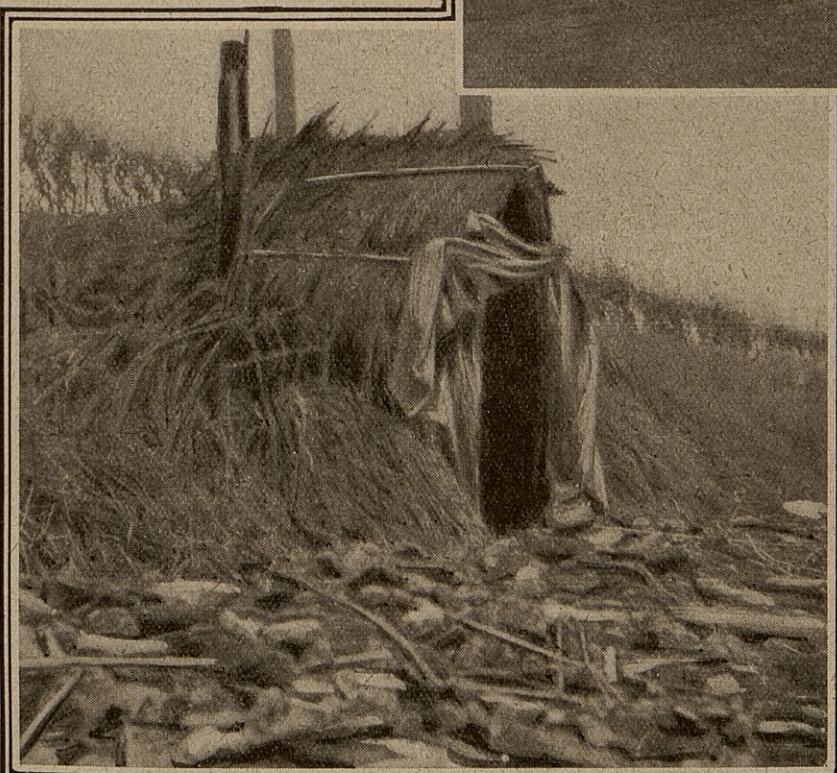
Depuis le premier jour de la mobilisation et pendant toute la guerre, la voie aura offert des spectacles pittoresques et sans cesse renouvelés. Ce n'est point un petit ouvrage que l'embarquement d'un parc d'artillerie ; avant que pièces, caissons de munitions et chevaux prennent place dans le train qui va les emporter vers le front, l'officier, à cheval, donne un dernier regard d'inspection.

Puis, sur des plates-formes, les canons et leurs affûts, les caissons de projectiles seront installés ; les chevaux seront embarqués dans les wagons et, quelques heures après, notre artillerie, bouleversant les tranchées ennemis, ira soutenir avec succès l'offensive de nos fantassins.

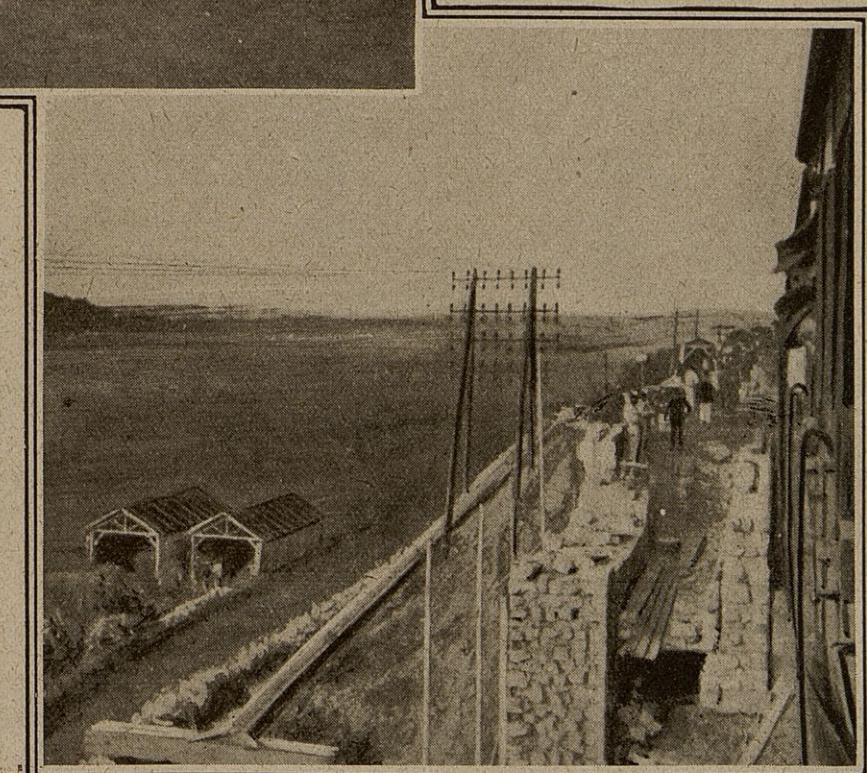


Tout près, des turcos sont campés : ils s'abritent près du mur contre les rigueurs d'un climat auquel ils ne sont pas habitués. Ils s'enveloppent triplement dans les effets d'hiver qu'on leur a donnés et se réchauffent au foyer qu'ils ont allumé. Mais sonne la charge, et nos turcos ne penseront plus au froid qui les engourdit au repos. La flamme des canons remplacera les rayons du soleil d'Afrique ; ils se jetteront, joyeux, dans la fournaise de la bataille.

Dans la photographie du milieu, nous voyons deux soldats installant leur popote, en pleine voie, entre les rails brisés.

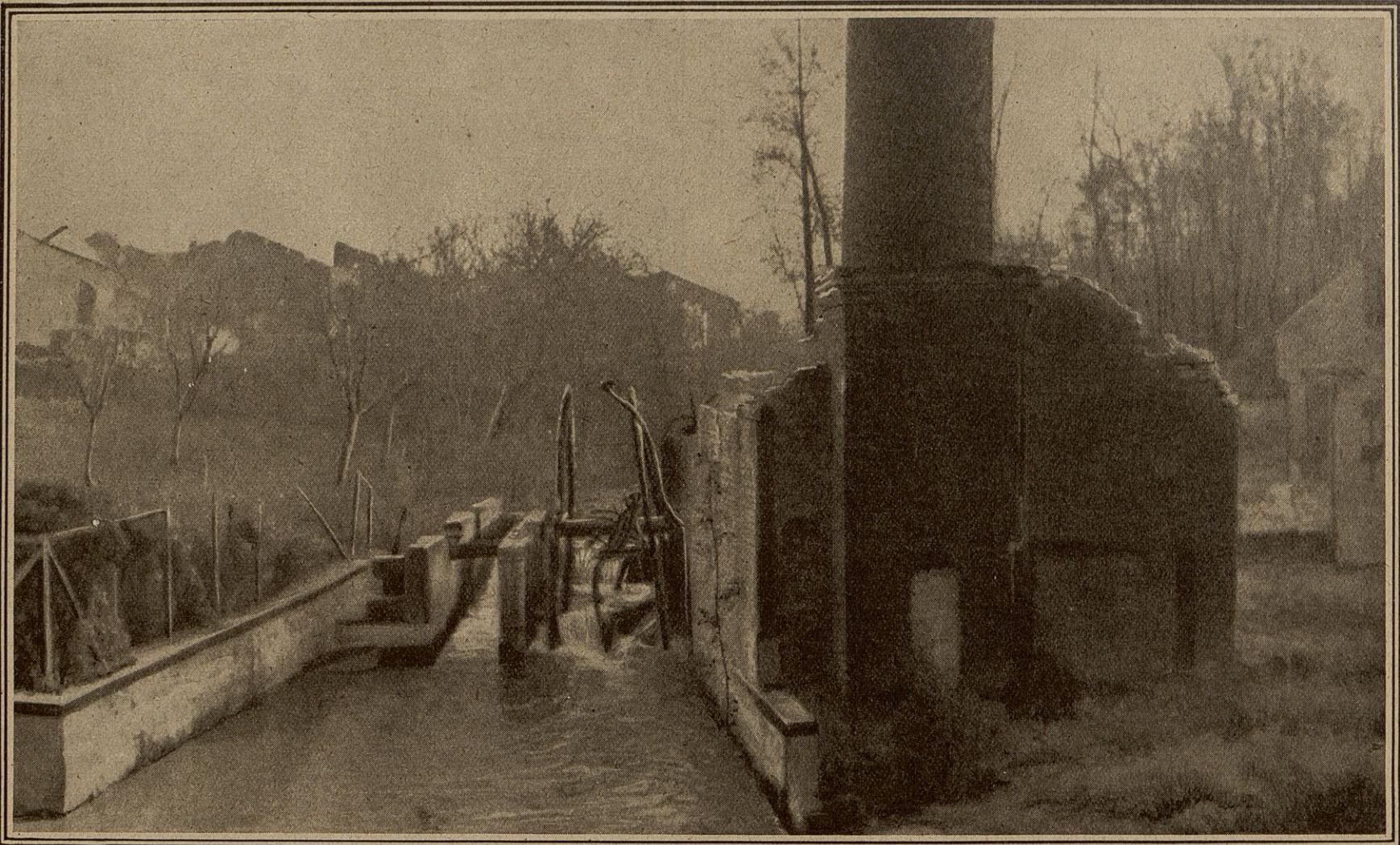


Tout le long des lignes s'élèvent des huttes où les territoriaux gardes-voies se garent du froid et de la pluie. En voilà une dont la cheminée est faite de boîtes de conserves.



Aussitôt après la retraite des Allemands, le pont de Trilport a été réparé par le génie. Ce fut un train de ravitaillement qui fit la première traversée de la Marne.

L'ŒUVRE ET LES AUTEURS

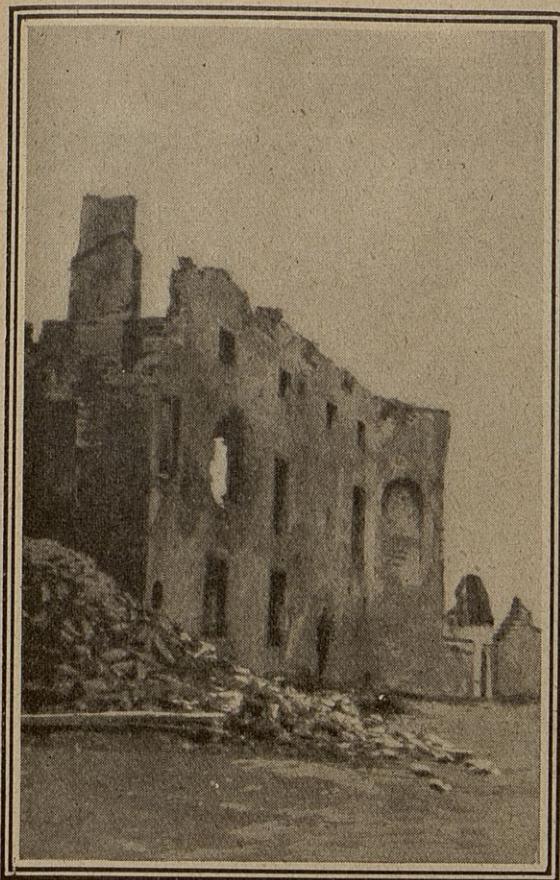


Les Allemands sont passés à Saint-Etienne-du-Temple ; ils ont mis leur signature habituelle : pillage et incendie. De ce moulin il ne reste que des pans de mur et l'armature lamentable de la roue à aubes qui l'actionnait.

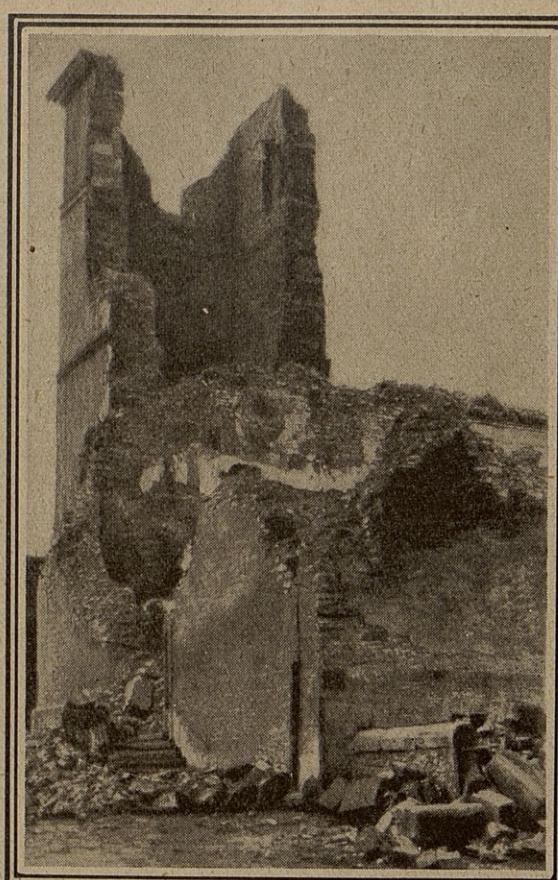


Sous la surveillance de gendarmes et de territoriaux, des prisonniers allemands sont embarqués dans une gare voisine du front ; ils seront expédiés, à leur grande satisfaction, loin des obus de nos 75.

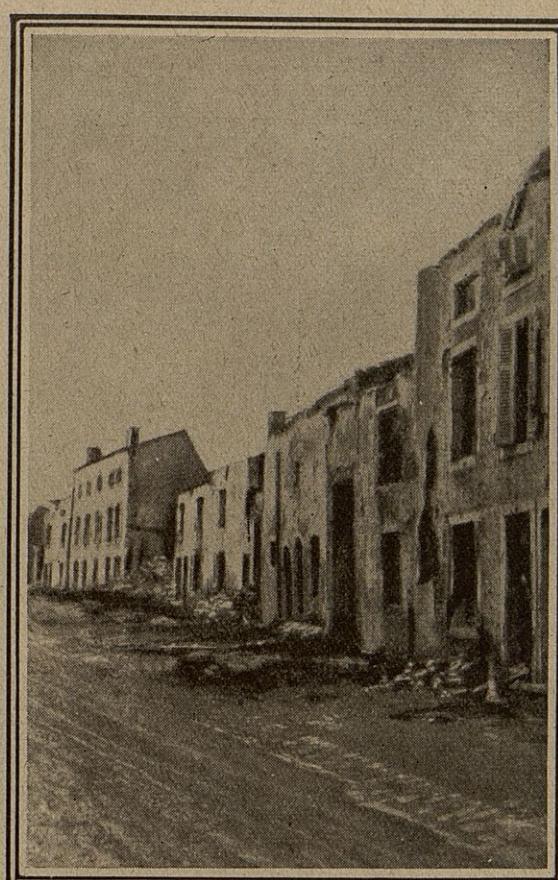
EN LORRAINE



Dans le cours des siècles, le château et le donjon d'Haraucourt avaient vu bien des guerres : ils n'avaient jamais vu pareils barbares ; voilà ce qu'il en reste.



L'église de Serres (Meurthe-et-Moselle) incendiée, n'est plus que ruines. Encore un nom à ajouter au martyrologue des églises de France victimes des barbares.

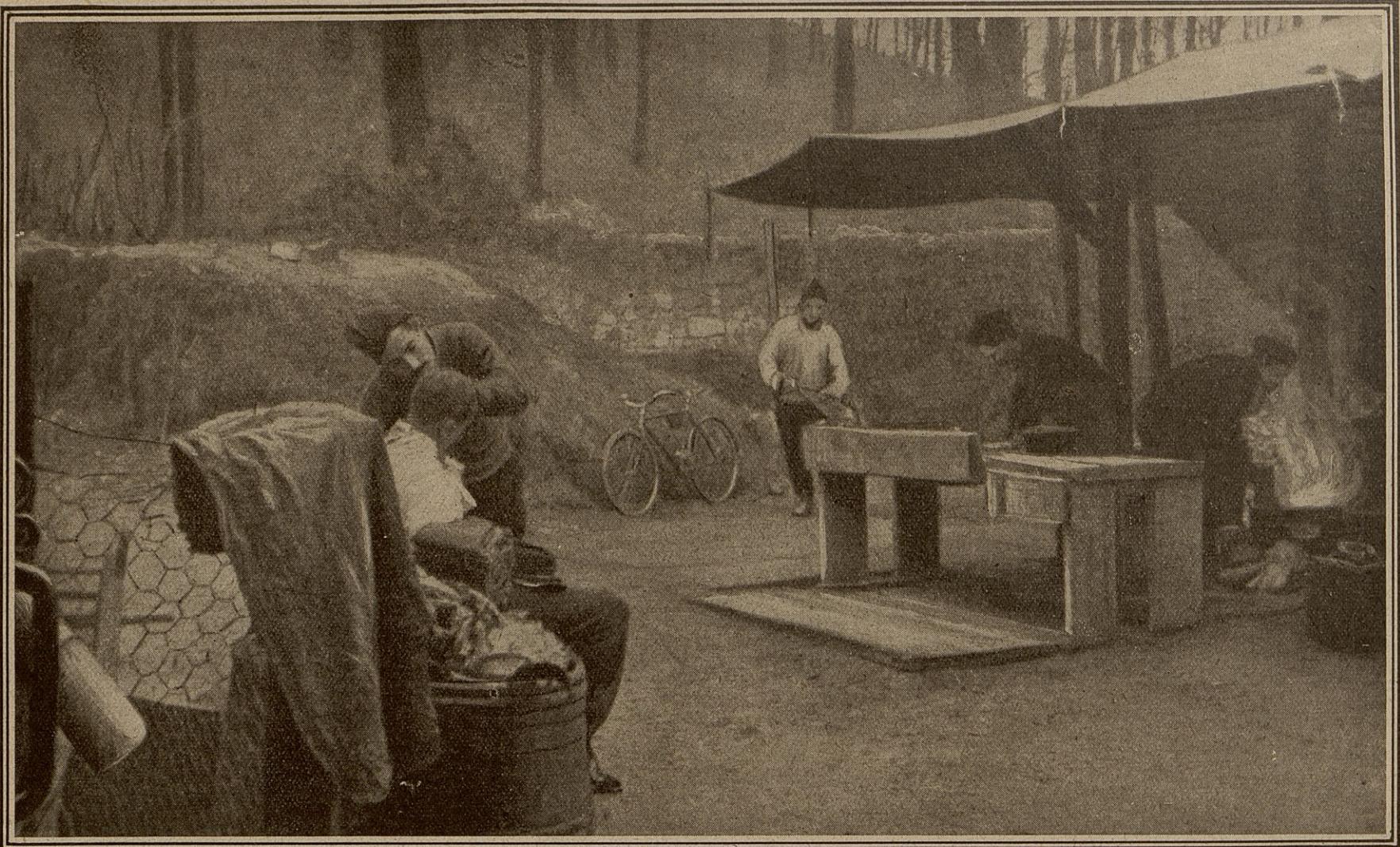


Le village lorrain d'Haraucourt, hier si gai et si pimpant, ne présente aujourd'hui que maisons incendiées, toitures effondrées, pans de mur qui vont s'écrouler.



Dans une rue de Rambervilliers, une cuisine de campagne est installée. Tout en surveillant la marmite qui bout, les cuisiniers envient les camarades qui viennent de recevoir une lettre des êtres chers qu'ils ont laissés là-bas : leur pensée va aussi au foyer familial.

DANS L'AISNE

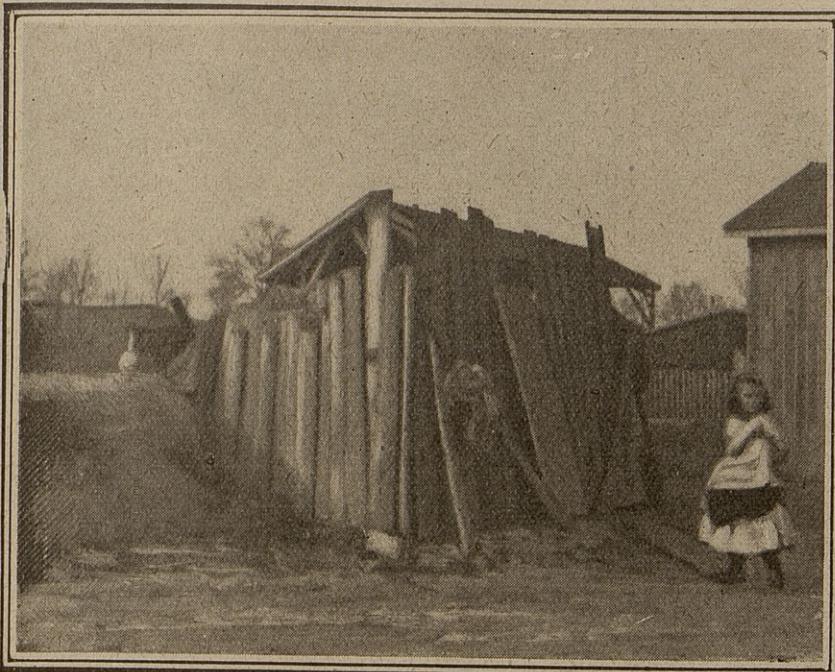


« A la guerre comme à la guerre » ; jamais le dicton populaire n'aura eu d'aussi nombreuses applications. Pendant que le rata mijote dans cette cuisine improvisée, le barbier opère en plein air.



On n'a ni briques, ni terre réfractaire pour construire un four de campagne ; on s'en passera. Un bidon d'essence de 60 litres, enfoncé dans le talus de la route, voilà le four tout construit : il n'y a plus qu'à chauffer.

LES RÉFUGIÉS



Chassés de leurs demeures par l'impitoyable envahisseur, les émigrés ont construit cette pauvre cabane, abri bien insuffisant contre les intempéries. Ils attendent là, avec confiance, le moment où ils pourront retrouver, mais dans quel état ! le foyer abandonné.

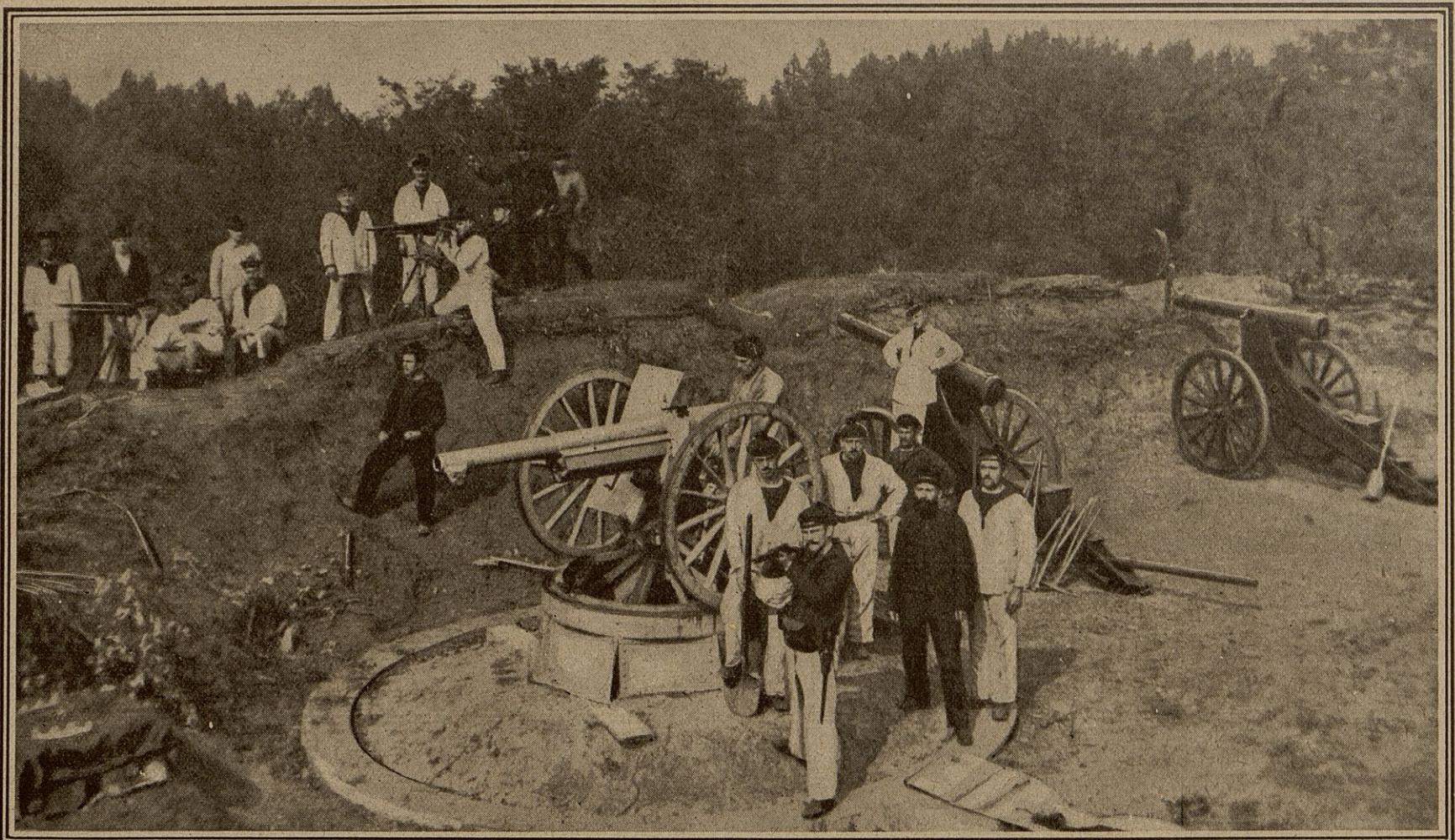


Voilà une petite fille, originaire du département des Ardennes ; dans la tourmente, elle a perdu sa famille ; elle est seule, abandonnée. Dans le fond, assis sur un banc, des brancardiers anglais attendent le moment de partir vers la ligne de feu pour ramasser les blessés.

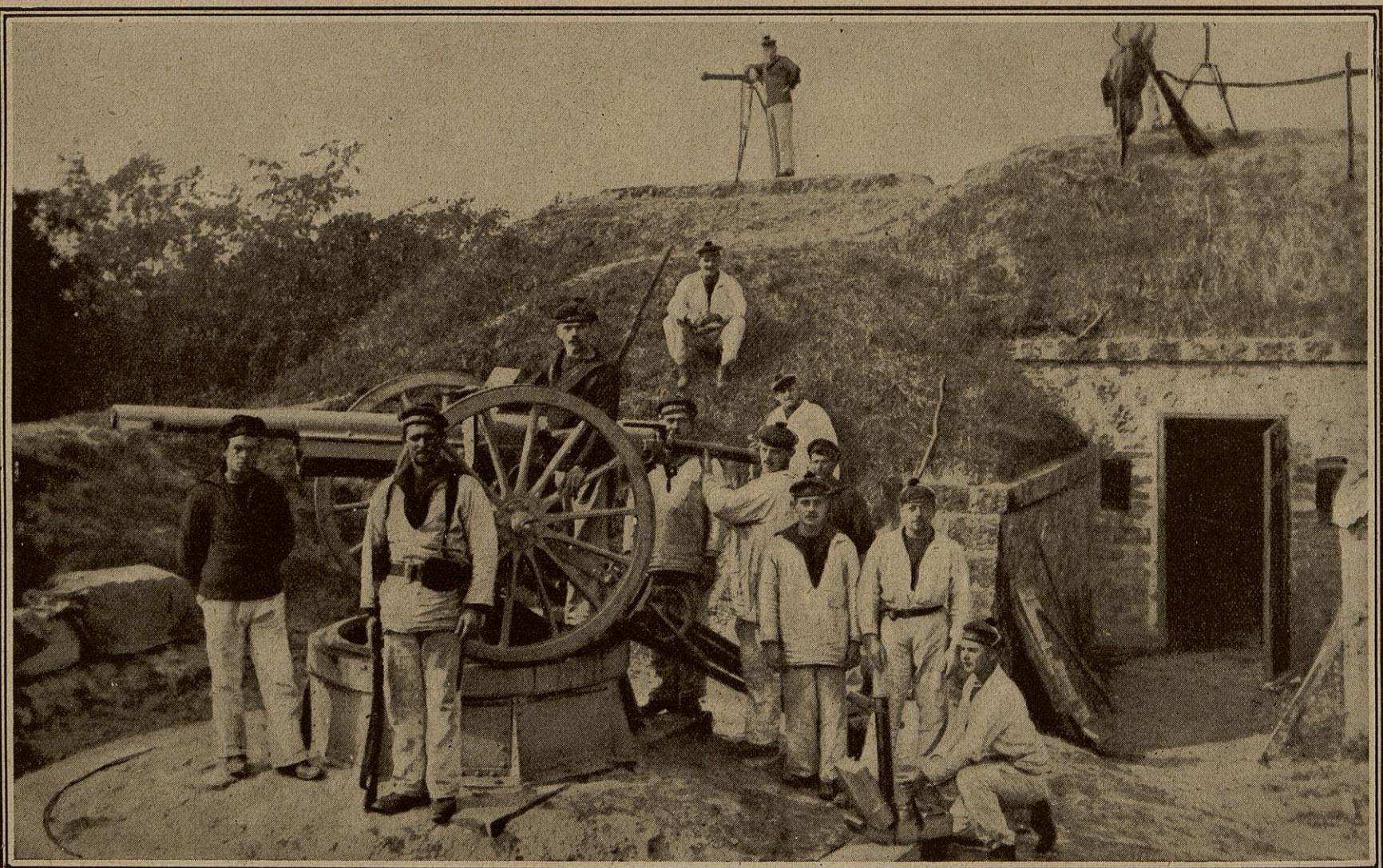


Les tout petits ont aussi trouvé un refuge. A l'Hôtel-Dieu de Châlons une garderie d'enfants a été installée. Près de leurs berceaux, dans une salle bien chaude, ces innocentes victimes de la guerre s'essayent à leurs premiers pas sous une surveillance de tous les instants : leurs gardes ne les quittent point.

LA DÉFENSE DE PARIS

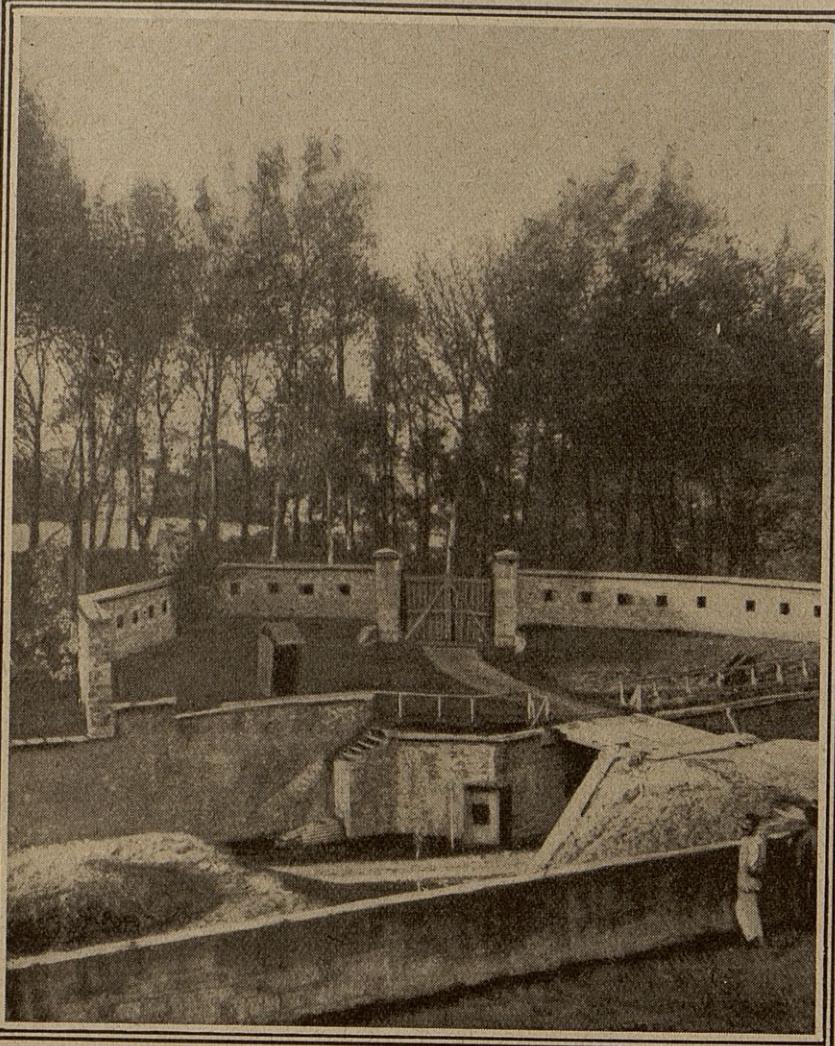


Des dispositifs spéciaux ont été aménagés contre les incursions des aéroplanes et dirigeables ennemis ; à côté des canons de 90, un 75 a été monté sur une tourelle de fortune ; en outre, des mitrailleuses seconderont son action.

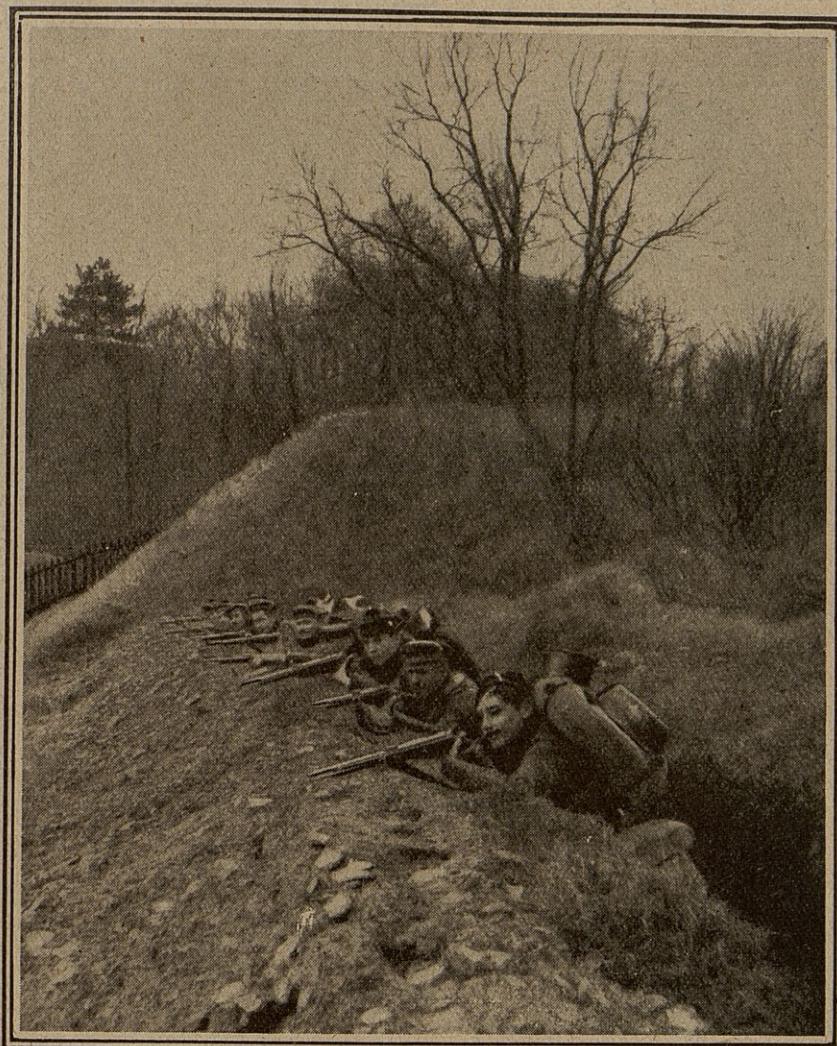


Nos marins sont exercés au tir du 75 : voilà le moment où l'obus est introduit dans la culasse. La tourelle, qui n'est en rien comparable à celle des forts permettra cependant de diriger le tir suivant les évolutions de l'ennemi aérien.

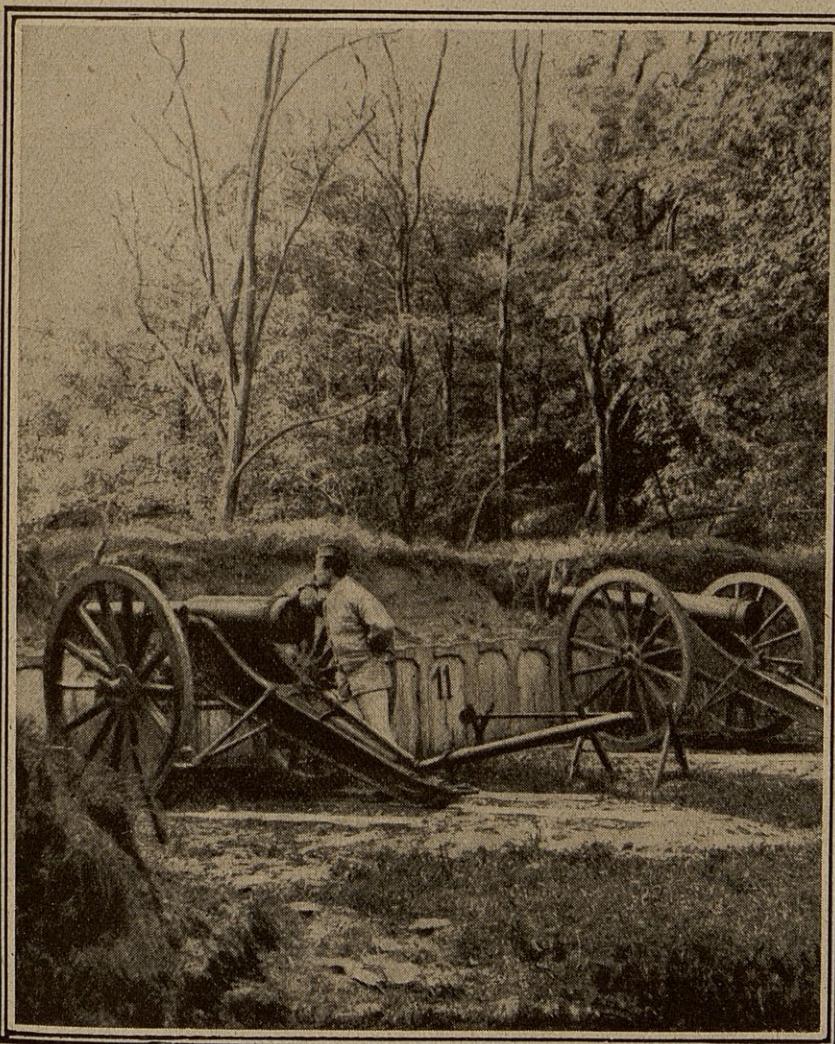
LA DÉFENSE DE PARIS



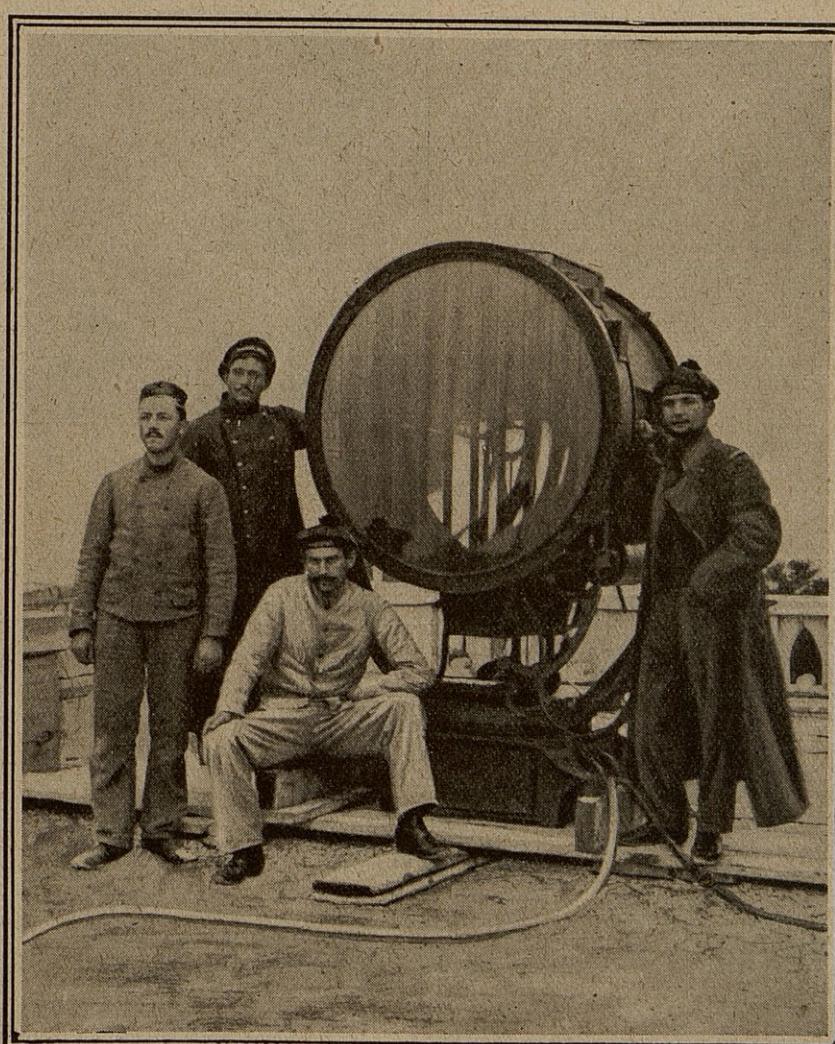
Au Mont-Valérien, cette citadelle de l'ouest de Paris, tous les travaux nécessaires ont été exécutés ; le fort est prêt à faire son devoir.



Les fusiliers marins, héritiers des glorieuses traditions de leurs aînés de l'Année terrible, ont été exercés chaque jour au combat des tranchées.



Dans ce bois des environs de Paris, où se déroulèrent maintes idylles, les promeneurs du dimanche ont fait place aux canons de 90, soigneusement défilés.



Pour contribuer à la défense de Paris, la marine a amené ses puissants projecteurs ; à plusieurs kilomètres, leurs rayons lumineux découvriront aviatiks et zeppelins.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1914



GÉNÉRAL JOFFRE

Commandant B. de L.

Breveté d'état-major.

L'histoire complète de la guerre que nous soutenons sera contée plus tard par des écrivains qui, en possession de tous les documents officiels, pourront produire des ouvrages de longue haleine.

Il nous a paru qu'on pouvait mettre d'ores et déjà sous les yeux du public, dans une étude technique, — ce qui n'a pas encore été fait — le détail des opérations militaires qui se sont déroulées depuis le commencement de la guerre jusqu'au 31 décembre.

Un de nos officiers supérieurs, breveté d'état-major, sortant de l'Ecole supérieure de guerre, s'est chargé d'établir ce premier aperçu. Nous en commençons aujourd'hui la publication. Les lecteurs du Pays de France suivront avec passion, dans cette étude de haute valeur, documentée par une personne du métier, les événements de la première partie de la campagne de France, qui comprennent l'invasion de la Belgique, la bataille de Charleroi, la marche sur Paris, la bataille de la Marne, la bataille de l'Aisne, la bataille des Flandres et les opérations en Lorraine et en Alsace.

LA DÉCLARATION DE GUERRE

L'ÉTAT DE L'EUROPE EN 1914

PRÉLIMINAIRES

∞ ∞

La situation en Europe en 1914 se trouvait déjà très tendue depuis le commencement de l'année ; la paix qui régnait depuis près de quarante-trois ans entre les grandes puissances était une paix armée ; il suffisait d'un simple accident pour provoquer la guerre.

Toutes les nations défiantes et inquiètes, en vue d'une attaque possible, avaient développé leurs armements d'une façon constante ; on était arrivé à avoir des budgets de la guerre gigantesques, hors de proportion avec les ressources du pays. La préparation à la guerre avait tué la production dans la nation ; on sentait le moment où il faudrait cependant s'arrêter ou alors se livrer au flot qui entraînerait fatalement une conflagration universelle.

L'Allemagne était en tête de ce mouvement ; elle augmentait sans cesse son armée, sa marine. Toutes les nations voisines lui portaient ombrage ; elle disait, répétait sans cesse qu'elle désirait vivre en paix ; le kaiser affirmait lui-même ses intentions pacifiques ; possible, mais c'était une paix comprise avec la mentalité allemande.

La grande Allemagne voulait dominer, écraser le monde ; le subjuguer de n'importe quelle façon, pourvu qu'elle pût se trouver au faîte du mouvement, conduire et diriger les peuples à sa façon et les considérer comme des vassaux dévoués et soumis.

Si l'on se reporte du reste à une année en arrière — juillet 1913 — on aura l'exacte situation du moment en lisant la note au ministre des affaires étrangères français, d'après les rapports des agents diplomatiques et consulaires (1).

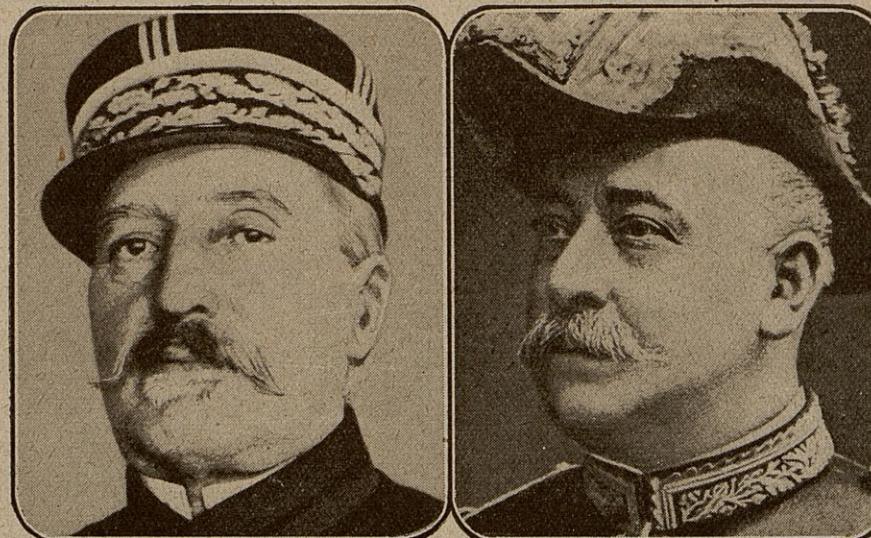
Le traité du 4 novembre 1911 avait été, pour l'Allemagne, un déboire ; elle avait subi un échec, elle, la grande nation ! La France, sa voisine, la petite France, ayant à peine 40 millions d'habitants !!! tenait dans le monde une place qui n'était pas en proportion avec sa population, d'un tiers inférieure à celle de la « grande Allemagne » (2).

La guerre était inévitable ; un instant, au moment du bouleversement dans les Balkans, le cataclysme en suspens fut sur le point de tomber sur l'Europe ; des efforts sincères des grandes nations l'arrêtèrent, mais on sentait bien que le moment était proche où la fatale guerre allait arriver.

Du reste la guerre, qui peut et doit être considérée comme un des plus grands fléaux de l'humanité, doit toujours se produire ; c'est un mal qui arrive à des époques, à des moments déterminés ; elle accompagne le mouvement général mondial, dans le cycle des évolutions des peuples, qui veut qu'après le bien se produise le mal, et qu'au calme succède la tempête. C'est un des cataclysmes prévus à des époques, au courant des siècles.

Que des rêveurs légers, que des croyants sublimes espèrent en un avenir meilleur où tous les peuples frères et amis vivront en une paix générale, saluons cette vision ! mais n'y croyons pas. L'humanité pourra s'améliorer en vieillissant ; elle n'évitera pas les maux inhérents à la vie universelle.

L'incident qui devait provoquer l'épouvantable guerre générale de 1914



GÉNÉRAL DE CASTELNAU

GÉNÉRAL LANREZAC

fut amené par l'assassinat, à Serajevo, du prince héritier d'Autriche, l'archiduc François-Ferdinand, et de sa femme, la duchesse de Hohenberg. Cet assassinat commis par un sujet serbe (réclamé plus tard comme sujet autrichien !) déchaîna une réprobation universelle ; mais rendre une nation responsable des actes d'un de ses sujets, c'est évidemment peu juste et peu logique. L'incident venait cependant bien à point pour satisfaire l'Autriche-Hongrie de ses rancunes et peut-être de ses désirs de conquête. Un petit pays affaibli par deux grandes guerres successives ne pouvait, en effet, tenir tête à la monarchie des Habsbourg.

L'Autriche mit en demeure la Serbie de lui donner satisfaction sur tous les points énumérés dans un long ultimatum qui était une véritable provocation à la dignité du peuple serbe.

La Serbie subit l'insulte ; elle s'inclina devant le conseil des puissances, accepta les clauses de l'ultimatum en réservant cependant celle qui aurait permis à l'Autriche de s'immiscer dans l'administration et la justice de son pays. Cela ne suffit point à la puissante voisine ; elle déclara ne pas admettre de restrictions à son ultimatum, rappela son ministre et déclara la guerre.

La Serbie fit alors appel au protecteur des Slaves, à la grande Russie, et cette dernière s'interposa en demandant de retarder le conflit, de discuter le cas, d'étudier la question.

En vain les autres nations (France et Angleterre) cherchèrent un terrain commun pour permettre de régler diplomatiquement l'affaire ; l'Autriche résista. L'Allemagne qui, seule, pouvait faire entendre la voix de la raison, de la sagesse à son amie et alliée, se renferma dans un silence prudent et énigmatique. Le kaiser, ami intime de l'archiduc assassiné, avait été évidemment cruellement atteint par cet événement ; il voyait là l'anéantissement de ses plans futurs avec la disparition de l'héritier François-Ferdinand, qui partageait tous ses désirs, toutes ses aspirations. Puis le moment n'était-il pas, du reste, bien choisi ?...

Le président de la République française était en pleine mer, revenant de son voyage en Russie. Une grève importante et de nature à paralyser la mobilisation éventuelle sévisait à Saint-Pétersbourg ; enfin l'échec du supreme effort tenté à Londres pour résoudre sans troubles la question de l'Ulster annihilait pour le moment l'Angleterre.

La Russie déclara se mobiliser pour parer à toutes les éventualités. L'Allemagne, qui avait déjà pris (juillet 1914) toutes ses dispositions, décréta le « kriegszustand », c'est-à-dire un état de guerre latent, ce qui équivaut à la mobilisation générale du pays (31 juillet) ; elle demanda des explications au gouvernement russe sur sa propre mobilisation, lui adressa un ultimatum réclamant la démobilisation du pays et invita en même temps la France, amie et alliée de la Russie, à lui faire connaître l'attitude qu'elle comptait prendre dans le conflit.

Le 24 juillet déjà, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, M. de Schoen, avait eu un entretien avec le ministre intérimaire des affaires étrangères ; il avait déclaré, au nom de son gouvernement, que le conflit austro-serbe devait rester localisé entre ces deux puissances ; qu'en cas contraire, si l'on devait recourir aux alliances, il pourrait en résulter « les conséquences les plus graves ». C'était donc bien l'idée des hostilités en vue pour toutes les puissances appelées à vouloir s'occuper de la question du moment.

La Russie n'avait pas voulu admettre l'ultimatum allemand, conçu du reste dans des termes insultants pour une grande nation comme l'empire des tsars. A 7 heures du soir, le dimanche 2 août, le délai de l'ultimatum expirait ; l'ambassadeur allemand à Saint-Pétersbourg notifia verbalement la déclaration de guerre à la Russie.

Dès lors, le conflit général est déchaîné.

La France, amie et alliée de la Russie, se trouvant du reste vis-à-vis de l'Allemagne dans une situation particulière par suite des demandes d'explications faites par cette dernière, doit se mettre en état de défense.

Le président de la République proclame la mobilisation générale (1^{er} août, samedi).

La guerre est virtuellement déclarée entre la France et l'Allemagne ; cette

(1) Voir note n° 5, page 15. *Livre jaune*, documents officiels du ministère.

(2) Voir les rapports des attachés militaires français : lieutenant-colonel Serret, M. de Faramond ; *Livre jaune*, pages 4, 5 et 6.

dernière, déjà préparée de longue date et dont les armées massées sont prêtes à l'entrée en campagne, se décide de suite à l'attaque brusquée.

Dans la nuit du 3 août (lundi) elle adresse à la Belgique un ultimatum lui enjoignant de laisser passer sur son territoire les troupes allemandes ; elle fixe à sept heures du matin, le lendemain, la réponse.

La Belgique oppose un refus digne et noble. L'Allemagne déclare la guerre à la Belgique, et le mardi 4 août, à huit heures quarante du matin, elle entre sur le territoire belge, violant la neutralité de ce pays qu'elle avait reconnue, et dont le roi de Prusse, jadis, avait ratifié par deux fois (1831-1870) l'acte solennel de neutralité passé entre les puissances du continent.

L'Angleterre a mobilisé sa flotte ; elle aussi, signataire de l'acte de reconnaissance de la neutralité belge, se trouve intéressée en première ligne à la question. Plus scrupuleuse des traités signés, et appelée comme la France à faire respecter le pacte violé, elle demande des explications à l'Allemagne. Cette dernière ne croyait pas à l'intervention armée de l'Angleterre ; « elle ne pouvait penser, a dit le ministre des affaires étrangères allemand, que l'Angleterre se déciderait à faire la guerre pour faire respecter une signature placée sur un chiffon de papier ».

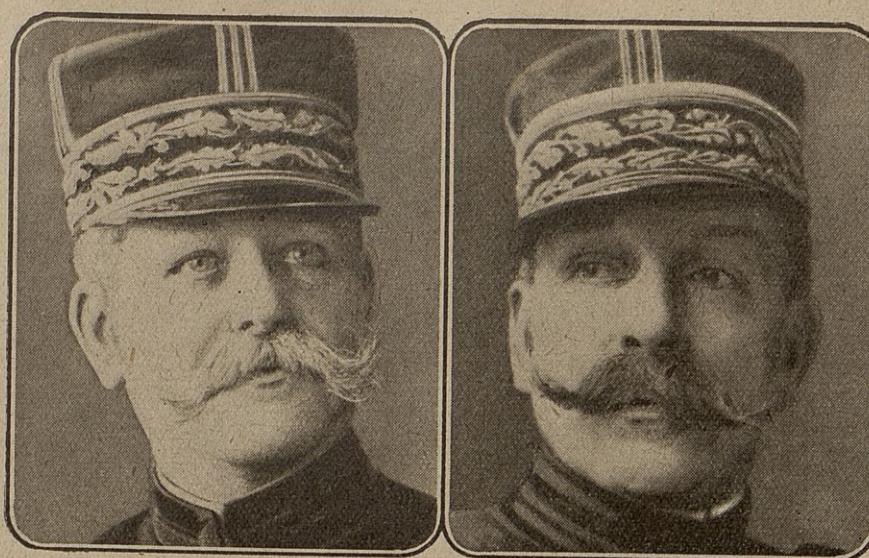
La Belgique en a appelé à ses deux voisins, la France et l'Angleterre ; le conflit s'augmente encore et la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne est portée à Berlin, au gouvernement, par son ambassadeur qui demande ses passeports.

C'est alors que, au milieu d'une agitation facile à comprendre, le 4 août, le président du conseil des ministres français expose, à la tribune de la Chambre des députés, la situation faite au pays.

C'est un spectacle inoubliable !

Le message du président de la République apprend à la France les événements qui se passent ; les paroles sobres, élevées, frémistantes du chef de l'Etat déchaînent une immense acclamation, et les vivats et les cris poussés par les représentants du pays vont apprendre à la nation, au monde tout entier, que le peuple de France va se lever pour défendre, contre l'envahisseur, et le sol de la patrie et les droits de la liberté et de l'humanité.

La mobilisation générale est décrétée en France le samedi 1^{er} août ; elle commence immédiatement, et l'on va avoir un spectacle grandiose et sublime, donné par une nation réputée comme frivole et frondeuse, et qui, dans un calme majestueux, dans un accord parfait de toutes les opinions, sans distinction de partis, tout entière unie pour la défense de ses droits sacrés, va s'apprêter à la guerre, à la terrible guerre qui doit jeter le deuil, la désolation et le meurtre parmi tant de familles, parmi tant de peuples.



GÉNÉRAL SARRAIL

GÉNÉRAL DUBAIL

Des formations de réserve ont été créées indépendantes ;

Des régiments de marche territoriaux ;

La division de fusiliers de la marine.

Au total, au 1^{er} décembre, la France a mis sur pied et sur son front environ 1.500.000 hommes.

Dans ses dépôts, non épuisés, elle compte encore 700.000 hommes, plus les deux classes : 1914 qui a donné, 1915 qu'on va instruire ; soit 400.000 hommes encore.

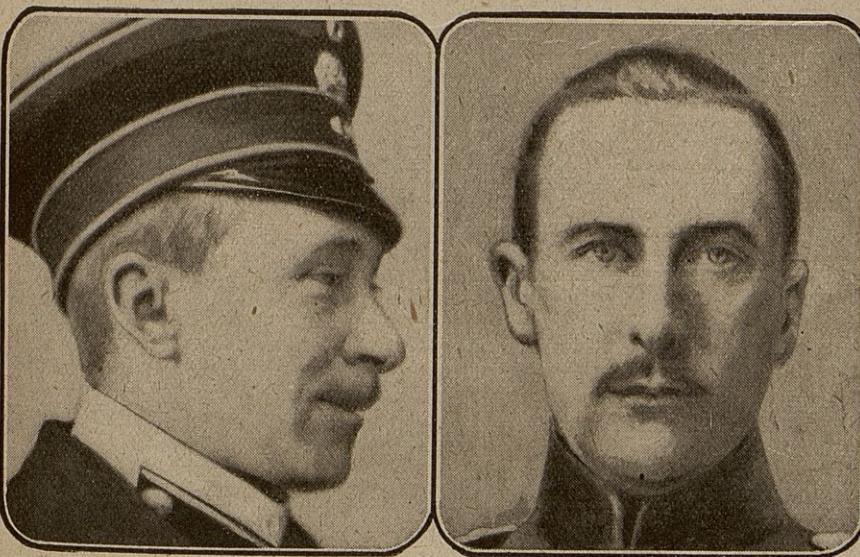
On a formé dix armées, chacune commandée par des généraux en chef dont les uns connus, et les autres qui se sont révélés illustres sur le champ de bataille : général de Castelnau, général Dubail, général Sarrail, général G. Lanrezac, général de Langl, général Foch, général Maunoury, général d'Espérey, général de Maud'huy, général d'Urbal.



ARMÉE FRANÇAISE

CORPS D'ARMÉE ACTIFS	EMPLACEMENTS	GÉNÉRAUX	CORPS D'ARMÉE ACTIFS	EMPLACEMENTS	GÉNÉRAUX
1 ^{er} Corps. Lille	d'Espérey.		12 ^è Corps. Limoges ..	Roques.	
2 ^e — Amiens ..	Gérard.		13 ^è — Clerf-Ferr.	Alix.	
3 ^e — Rouen	Sauret.		14 ^è — Lyon	Pouradier-Duteil.	
4 ^e — Le Mans..	Boëlle.		15 ^è — Marseille .	Espinasse.	
5 ^e — Orléans ..	Brochin.		16 ^è — Montpellier	Taverna.	
6 ^e — Châlons ..	Sarrail.		17 ^è — Toulouse .	Poline.	
7 ^e — Besançon	Bonneau.		18 ^è — Bordeaux.	de Mas-Lastraie.	
8 ^e — Bourges ..	de Castelli.		19 ^è — Algérie ..	Moinier.	
9 ^e — Tours	Dubois.		20 ^è — Nancy	Foch.	
10 ^è — Rennes ...	Defforges.		21 ^è — Epinal ...	Legrand.	
11 ^è — Nantes ...	Eydoux.				

Les 21 corps d'armée français actifs se sont dédoublés et ont formé 21 corps d'armée de réserve, plus le corps d'armée coloniale. Au total, 43 corps d'armée à deux divisions (30.000 combattants).

LE KRONPRINZ
commandant la 5^e armée allemandeLE DUC DE WURTEMBERG
commandant la 4^e armée allemande

ARMÉE ALLEMANDE

CORPS D'ARMÉE ACTIFS	EMPLACEMENTS	CORPS D'ARMÉE ACTIFS	EMPLACEMENTS
1 ^{er} Corps.....	Koenigsberg.	14 ^è Corps.....	Carlsruhe (Badois).
2 ^o —	Stettin.	15 ^è —	Strasbourg.
3 ^o —	Berlin.	16 ^è —	Metz.
4 ^o —	Magdebourg.	17 ^o —	Dantzig.
5 ^o —	Posen.	18 ^o —	Francfort.
6 ^o —	Breslau.	19 ^o —	Leipzig (Saxons).
7 ^o —	Munster.	20 ^o —	Munich (Bavarois).
8 ^o —	Coblenz.	21 ^o —	Wurtzbourg (Bavarois).
9 ^o —	Altona.	22 ^o —	Nuremberg (Bavarois).
10 ^o —	Hanovre.	23 ^o —	Berlin.
11 ^o —	Cassel.	24 ^o —	La garde impériale.
12 ^o —	Dresde (Saxons).	25 ^o —	id. à Potsdam.
13 ^o —	Stuttgart (Wurtemb.).		

Le corps allemand a trois divisions, il compte environ 40.000 combattants.

TROUPES MOBILISÉES SUR LA FRANCE ET LA BELGIQUE

En tout, l'armée allemande a compris, jusqu'au 1 ^{er} décembre 1914	25 corps d'armée, actifs	1.000.000
33 corps d'armée réserve (brigades d'ersatz), landwehr.....		1.320.000

L'invasion en France et en Belgique a été formée par 7 armées et 4 détachements d'armée | Le landsturm peut donner encore 800.000

Emplacements au 1^{er} Décembre 1914 des troupes allemandes.

En Belgique	4 ^è armée	Prince de Wurtemberg	La composition de ces armées a tellement varié au cours des opérations militaires qu'il est impossible de donner des précisions. Ainsi, au début, la 1 ^{re} armée (von Kluck) était la plus nombreuse et, à la bataille de la Marne elle comprenait près de 7 corps d'armée. Au 1 ^{er} décembre, sur l'Oise, elle ne compte plus que 3 C. A. La 4 ^è (prince de Wurtemberg), à la Marne, comptait 3 C. A. En Belgique elle a atteint jusqu'à 12 C. A. et 1 division de marine, près de 450.000 hommes.
s'étendant jusque vers Bapaume	6 ^è armée	Kronprinz de Bavière	
En France de Bapaume vers Noyon	2 ^o armée	von Bülow	
De l'Oise à Laon	1 ^o armée	von Kluck	
Laon et Reims	7 ^o armée	von Heeringen	
Reims à l'Argonne	3 ^o armée	von Haussen	
Argonne Verdun	5 ^o armée	Kronprinz	
Côtes-de-Meuse	1 détachement d'armée	Général von Strantz	
Moselle à la Suisse	3 détachements d'armée		

Soit un total de 1.400.000 hommes, au moins, sur le front 600.000 hommes au moins en service d'arrière du front 200.000 hommes de landsturm en Belgique.

Sur la frontière est (Pologne) : environ 1.500.000 hommes.

GÉNÉRAL VON KLUCK
commandant la 1^{re} armée allemandeDE MOLTKE
chef d'état-major général allemand

L'INVASION DE LA BELGIQUE ET DE LA FRANCE

4 AOUT — 26 AOUT

Afin de faciliter la lecture et l'étude de la campagne de France en 1914, les opérations en Alsace et en Lorraine feront l'objet d'un chapitre spécial.

Beaucoup de personnes et même des mieux placées pour en parler, prétendent actuellement que l'invasion des armées allemandes par la Belgique était à prévoir ; qu'on était pertinemment sûr de la direction initiale des armées envahissantes ; que la neutralité de la Belgique devait être fatalement violée et qu'on aurait dû prévoir... dès le temps de paix, les moyens de s'opposer à cette invasion, annoncée du reste par des écrivains militaires allemands (généraux von Bernhardi, von der Goltz).

Il est injuste de raisonner ainsi.

Que la Belgique, consentante au passage des armées allemandes sur son territoire, fût le chemin le plus court et le plus facile pour atteindre Paris, c'était vrai, mais que le plan d'invasion conçu dans ce but fût le seul, l'unique, l'immuable, c'est assurément douteux. On ne pouvait être assuré d'avance du consentement belge, et, du reste, tout dépendait encore des circonstances et de la situation générale.

L'Allemagne, ayant en face d'elle la France, *seule à seule*, comme en 1870, n'aurait jamais tenté l'envahissement de notre territoire en violant la neutralité belge. Compter un ennemi de plus, même si faible qu'il soit, et soulever volontairement l'opinion des nations engagées à protéger la neutralité belge c'était s'attirer bénévolement des complications au moment du conflit.

Il était bien plus facile à l'Allemagne d'agir comme en 1870 ; de franchir la Meurthe, la Moselle, la Meuse ; de déboucher dans le bassin de la Seine par l'Ornain, la Marne, l'Aube, et de marcher sur Paris... Paris ! le but unique de leurs désirs et de leurs espérances !

Les voies convergentes vers la capitale, depuis le front de Verdun jusqu'à Belfort, facilitaient du reste le mouvement. Les armées allemandes auraient mis peut-être plus de temps à gagner la capitale qu'en suivant la voie du nord, mais elles auraient suivi la route *normale* d'invasion et surtout n'auraient soulevé aucune complication diplomatique.

Il y avait bien, sur cette voie d'invasion, les deux grandes barrières infranchissables !... créées sur notre frontière de l'est — Verdun, Toul, vers le nord ; Epinal, Belfort, vers le sud,— on sait, hélas ! maintenant, ce que valent les barrières infranchissables des forts !... et ce que tiennent de journées les grandes places fortes de guerre devant l'artillerie lourde d'attaque de siège (1).

Du reste, on peut toujours masquer les places fortes par des unités de réserve et passer.

Donc, conclusion : En cas de guerre avec la France *seule*, l'Allemagne avait intérêt à ne pas choisir pour ses armées envahissantes d'autres voies que celles débouchant des plaines lorraines.

Tout changeait en cas de conflagration européenne, et s'il fallait prévoir pour elle l'attaque de la Russie, un facteur nouveau entraînait en ligne et devenait capital : le facteur *temps*.

Le but cherché alors était de réduire immédiatement l'ennemi de l'ouest, pour se porter ensuite avec la masse des armées contre celui de l'est.

Ce qui facilitait surtout cette combinaison, c'était l'assurance que la mobilisation russe était *plus lente* que la nôtre, l'étendue du territoire russe ne permettant pas la concentration rapide. On avait alors le temps de pouvoir faire face à l'adversaire le plus proche : la France.

(1) Le général Langlois, ancien professeur à l'Ecole supérieure de guerre et membre du conseil supérieur, disait en parlant des places fortes : « Dans la guerre future, aucune place ne résistera à l'attaque des nouveaux canons lançant les gros projectiles à poudre brisante et asphyxiante. »

On a vu la réalisation de cette parole prophétique. — Liège, Namur, Maubeuge, Longwy, Anvers n'ont pu résister. C'est une question de jours, d'heures.

La nouvelle attaque se fait sur un point du camp retranché (fort ou plusieurs forts à la fois). Le point est écrasé par les projectiles de la grosse artillerie. L'artillerie emploie des obusiers lourds, lançant des projectiles de 32-42 centimètres de diamètre, la longueur triple, un mètre environ ; ces projectiles pesant 100 kilos, dont 50 kilos de poudre brisante. L'éclatement produit un entonnoir formidable, détruisant tout, béton, maçonnerie, coupole cuirassée. Les gaz développés sont asphyxiants. Le pointage n'a pas besoin de justesse ; sur un fort, des projectiles tombant dans l'intérieur rendent le fort intenable.

Pour les places fortes à enceinte continue, quand on a écrasé un ou plusieurs forts extérieurs, on fait brèche à la place ou sur la bombarde.

Pour les places sans enceinte (Liège), les forts détruits, on est maître de la ville. La difficulté est d'établir les terre-pleins pour asseoir les plates-formes de ces engins terribles. On a vu que, du temps de paix, les Allemands y avaient pensé à Maubeuge.

Marcher sur Paris avec fureur ; y arriver dans un minimum de jours ; provoquer peut-être une révolution dans cette capitale si impressionnable, et qui vient cependant de donner le plus bel exemple de calme et de patriotisme, voilà le but recherché par l'Allemand en 1914... Alors il traitait avec la France, sur les bases douces... et l'on repartait ensuite vers l'Est, à la rencontre du Slave, l'ennemi hâ autant ou plus que le Français, car la haine de race est encore supérieure à la haine faite d'amour-propre, d'orgueil et de vanité.

Malheureusement pour les Allemands, en 1914 leur plan échoue de toutes pièces.

La violation du territoire belge leur attire l'armée de ce pays contre eux ; cette petite armée luttera pour son droit avec un courage et un héroïsme admirables ; elle arrêtera au début l'invasion ; elle forcera les grosses colonnes allemandes à stopper sur place, à perdre un temps précieux, et la question temps est si capitale au début ! De plus, l'invasion de la Belgique leur amène un ennemi terrible, l'Angleterre, qui, se rappelant sa signature donnée au pacte de neutralité belge, vient prendre rang parmi les ennemis de l'envahisseur ; enfin, et surtout, la mobilisation et la concentration russes qu'on croyait lentes déroutent les calculs de l'état-major allemand, et l'on voit les nombreuses et puissantes armées russes se rassembler à la frontière orientale de l'Allemagne presque au début des opérations.

Tout tournait donc mal pour le grand empire allemand qui, dans son orgueil immense, avait cru pouvoir faire face de tous côtés, subjuguer ou battre toutes les nations voisines et qui, livré à ses propres ressources et à celles de son allié caduc, l'Autriche, allait avoir à supporter le poids de la gigantesque guerre déchaînée par lui.

La guerre fut déclarée par l'Allemagne à la Belgique le 4 août, à huit heures trente. Les Allemands entrèrent immédiatement en Belgique, qui fut envahie par le flot armé dévalant d'Aix-la-Chapelle à Reicht, et s'avancant sur la Meuse. L'aile droite traversa même le territoire hollandais au sud de Maestricht et marcha sur Visé, ville frontière, qui fut incendiée, ainsi qu'Argenteau.

Les autres colonnes débouchèrent de Henri-Capelle, de Verviers et marchèrent sur Liège.

Liège était le but de leur première attaque ; il fallait obtenir le passage de la Meuse à tout prix pour les corps qui suivaient.

Le 5 août l'attaque des forts de Liège commence ; l'artillerie lourde se met en mesure d'écraser les forts de la rive droite, et des colonnes mobiles passant entre les forts de la place, trop écartés l'un de l'autre, purent pénétrer dans la ville, qui n'était pas protégée par une enceinte continue. Un combat d'une extrême violence se développa dans les rues : la ville resta en la possession des Allemands. Par contre les forts restaient aux Belges. Ils purent tenir encore quinze jours, malgré le bombardement.

L'extrême droite de l'armée allemande passa la Meuse, tandis que les 5^e, 7^e, 10^e corps prononçaient leur offensive générale sur la place ; 120.000 hommes contre les 35.000 de la défense.

Cependant l'arrêt devant Liège gênait considérablement les combinaisons allemandes ; le plan d'invasion manquait son but principal, la marche des armées était ralenti. Celles de gauche ne pouvaient, en effet, déboucher des Ardennes avant que la droite générale eût prononcé son mouvement de conversion. C'est sur l'aile marchante qu'on se règle dans une conversion !

Le 9 août Liège tenait toujours.

Durant ces cinq jours les armées françaises, dont la masse principale avait été concentrée sur la frontière lorraine — ce qui était normal — accoururent pour prêter secours à l'armée belge ; elles se massèrent vers le nord-est ; le 10 août vers neuf heures du soir, elles occupaient la ligne Charleroi-Dinant. La droite française s'étendait même dans l'Eifel et nos patrouilles arrivaient jusqu'à Neufchâteau.

Les armées allemandes, arrêtées dans leur mouvement général par la résistance de Liège sur leur droite, s'avancent cependant sur la Meuse ; elles la franchissent à Huy et au nord de cette ville, puis lancent leurs masses de cavalerie dans la direction de Tongres-Saint-Trond-Tirlemont, amorçant leur grande conversion, qui va se trouver ainsi protégée sur l'aile marchante par cette puissante et nombreuse cavalerie.

Nous sommes au contact sur le front Namur-Spincourt. Le premier choc va se produire, le 16 août, à Dinant.

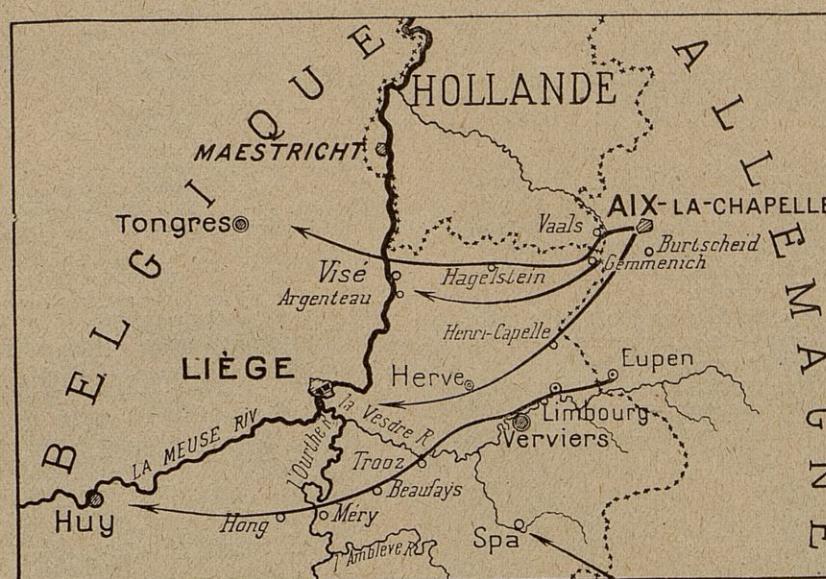
L'attaque du 4^e corps allemand se dessine à neuf heures du soir ; la garde impériale vient appuyer le mouvement d'offensive.

Cependant le flot torrentiel des armées ennemis est passé au nord de Namur et marche vers l'ouest par Gembloux, Nivelles, Bruxelles.

Bruxelles est occupée dès le 20 août par la cavalerie ; le 21 par les troupes de campagne. A cette même date Namur est évacuée par l'armée belge, qui se retire sur les lignes françaises.

Le front de bataille se dessine ; il s'étend de Mons, où se trouve massée l'armée anglaise (environ 30.000 hommes) nouvellement débarquée, à Charleroi-Dinant-l'Eifel ; c'est la bataille de Charleroi, qui va se livrer les 23, 24, 25 août.

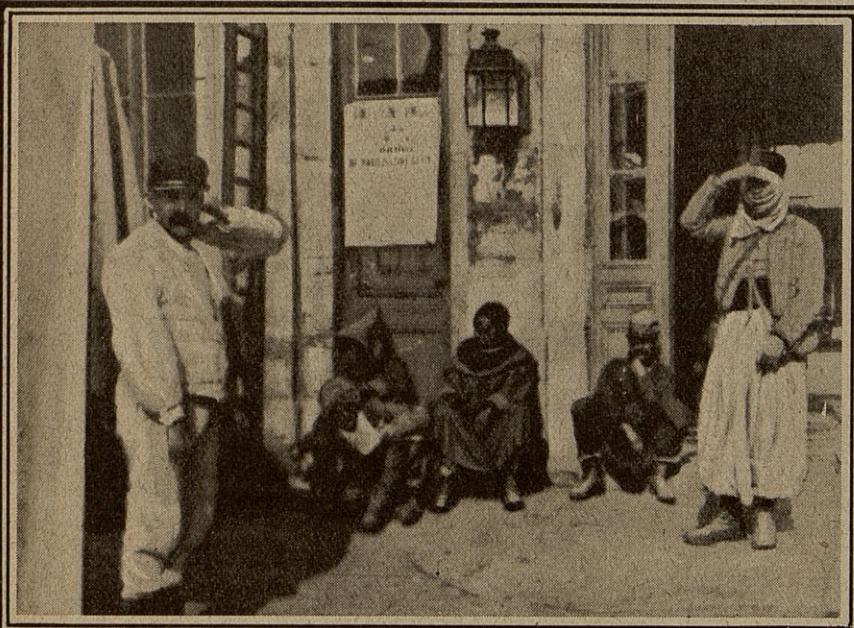
(A suivre.)



NOS BLESSÉS ET LES LEURS



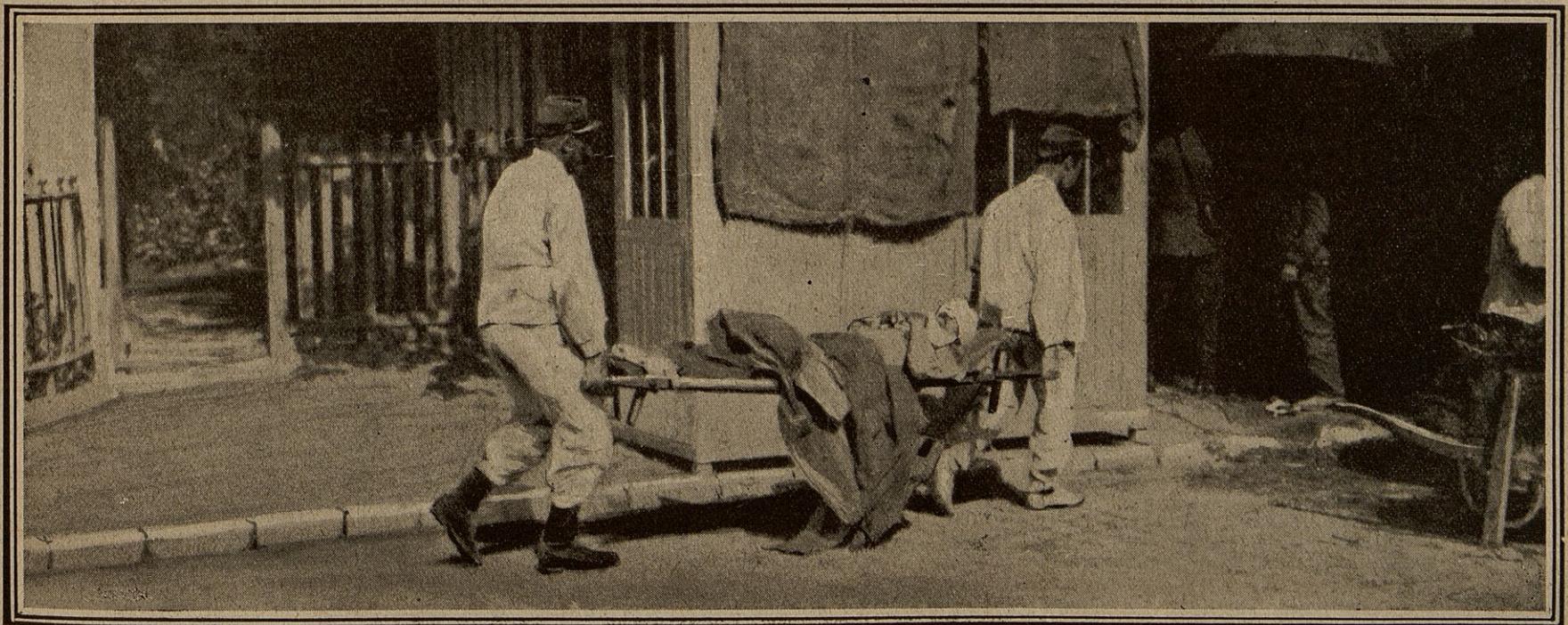
Sur un brancard, deux infirmiers transportent un blessé marocain à la gare de Villers-Cotterets. D'autres blessés marocains attendent leur tour : l'un d'eux, gravement blessé, est étendu sur le brancard.



Blessés marocains, à la gare de Pierrefonds, dans leur attitude de passive résignation.



Des infirmiers amènent à la gare de Villers-Cotterets des prisonniers allemands blessés.



Avec les mêmes soins, les mêmes attentions que pour nos soldats, nos brancardiers transportent un blessé allemand à la gare de Pierrefonds ; il sera aussitôt dirigé vers l'hôpital.

LES AFFICHES ALLEMANDES

A LA POPULATION

1. — Il est défendu de sortir après 10 heures du soir (*heure allemande*).

Pour les cas exceptionnels, un permis particulier est établi par le Maire et estampillé par le Commandant. (Par exemple pour les Membres de la Croix Rouge).

2. — Tous les magasins, hôtels, cafés et débits de boissons, doivent être fermés à 10 heures du soir.

3. — Il est défendu de vendre de l'alcool aux soldats et aux habitants. Toutes les bouteilles d'alcool doivent être retirées des étalages et des armoires.

4. — Le fait de détruire, de détériorer, ou même simplement de déranger ce que l'armée allemande a établi, en particulier les lignes de télégraphe et de chemin de fer, sera rigoureusement puni. De plus, la commune sur le territoire de laquelle de tels méfaits seraient commis, sera chargée d'une forte contribution.

5. — Quiconque héberge une personne étrangère à la commune doit immédiatement le déclarer à la Mairie avec les renseignements nécessaires.

Aucun étranger ne peut être introduit ni demeurer en ville, sans l'autorisation du Maire visée et approuvée par le Commandant. Tout étranger suspect doit être immédiatement conduit au Commandant.

6. — Tout ce que les soldats de l'armée allemande achètent pour leur usage personnel sera payé comptant.

Seules les réquisitions faites par l'armée pourront être payées par un bon de réquisition.

7. — Sur les marchés réguliers, aucune réquisition ne sera faite; aucune saisie ne sera opérée et rien n'y sera vendu sans argent comptant.

Charles DELESALLE,

Maire de Lille.

(Sig.) **VON BERTRAB,**

Générallement, Etappeninspecteur.

LILLE, IMPRIMERIE L. DANTIN

Dès l'occupation de Lille, les Allemands firent apposer sur les murs de la ville les affiches dont voilà un exemplaire, et que le maire dut contresigner ; les nouvelles parvenues de la grande cité du Nord constatent que, jusqu'à présent, grâce à l'énergie de M. Delesalle et au dévouement de la municipalité, la population supporte vaillamment les souffrances et l'humiliation de l'occupation allemande.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉCN SAZIE

CHAPITRE QUATRIÈME

BOU-ZIAN NOURRICE SÈCHE

IES turcos se tenaient à deux cents mètres de R..., un charmant petit village que, pendant deux jours, les Allemands avaient bombardé. Ce n'était plus qu'un village squelette. Le toit en chaume d'une grange restait seul debout sur les murs crevassés ; la paille trop vieille, moisie, n'avait pas voulu brûler.

Puis le silence s'était fait. Vers le soir, redoustant une attaque de nuit en masse, ne pouvant demeurer dans l'incertitude, l'anxiété, le lieutenant Pirou voulut se renseigner. Il envoya Bou-Zian avec un autre turco, Kadour, faire une reconnaissance, voir ce qui se passait dans le village.

— Regarde, recommanda-t-il au caporal, et ne te fais pas voir !... Ecoute, et ne tire pas !...

— Bien, ma liotenant. J'i comprends xactement.

Bou-Zian était content ; Kadour également. Cette petite expédition leur allait à l'avoir. Ils sortent des lignes, des abris, et, en rampant à la kabyle, souples comme des félins, ils se dirigent vers le village mystérieux, inquiétant... Bou-Zian, que Kadour suit, veut gagner la grange, grimper sur le toit de chaume, et établir là son observatoire. Il fallait traverser tout un champ de betteraves, se glisser de sillon en sillon. Les turcos avancent sans bruit, comme sans mouvement, sans que rien, vraiment, pût révéler leurs progrès.

Le lieutenant Pirou, leurs camarades les ont suivis des yeux, un moment ; maintenant on ne les voit plus..., l'angoisse augmente.

Bou-Zian va toujours..., il est près de la grange... Tout à coup, en écartant doucement deux gros pieds de betteraves entre lesquels il veut passer, il se trouve nez à nez avec un Allemand

C'est un guetteur ou un tueur d'officiers qui est là dans un trou, abrité derrière ces deux betteraves... Il n'a rien entendu..., pas vu venir les turcos... Alors cette tête qui, soudain, tandis qu'il cherchait au loin avec sa jumelle, apparaît sur lui, semble sortir de terre, lui cause une telle surprise, une telle frayeur qu'il ne pense pas à faire usage de son fusil... D'ailleurs Bou-Zian ne lui en donne pas le temps... Bou-Zian s'est ramassé et il bondit, tête première, sur l'Allemand dans son trou... Or, le crâne de Bou-Zian est un crâne kabyle, dur comme le roc de l'Atlas, les rochers de l'Aurès..., et le coup de tête est un coup de lutte kabyle.

Bou-Zian excelle dans cette sorte de sport. Le coup est bon... Pour qu'il porte mieux, Bou-Zian a enlevé sa chéchia et l'Allemand, la figure écrasée, s'écrase, assommé dans son trou. Kadour se charge de l'achever afin qu'il n'y ait, comme l'a bien recommandé le lieutenant Baroude, pas de tapage !

Bou-Zian a fini par atteindre le mur de la grange ; une échelle est là. Bou-Zian, abrité par le pan de mur, peut dresser l'échelle. Il grimpe sur le toit et ses yeux qui, comme ceux des fauves, voient la nuit, se mettent à fouiller les ténèbres.

Comme il regarde, un trait de feu vient rayer le ciel... Bou-Zian le voit, sait ce que c'est... et comprend que l'obus arrive sur lui.

— Kadour, dit-il, cours ti dire liotenant Baroude les Prussiens l'iti derrière le village, après la pítit montagne.

Et il attend la marmite, tranquille, ayant rempli son devoir... Ce ne fut pas long... ; un sifflement, un choc, un bruit effroyable..., la grange est détruite...

Kadour croit son camarade tué, enseveli sous les ruines de la grange. Il lui dit adieu, et va porter le renseignement recueilli par son caporal au lieutenant Baroude.

Bou-Zian resta un moment abasourdi, puis il se remit...

— Ça ci veine, se dit-il... Horosement j'i tombe sor la paille !... »

Et sans plus d'émotion, quoique très endolori, il reprit l'accomplissement de sa mission... Il fit, se glissant comme un chat maigre parmi les ruines, le tour du village. Il ne rencontra personne, rien, pas même

un animal... Mais après les dernières maisons, derrière des jardinettes, au commencement des champs, il aperçut le scintillement gris des fusils, des mitrailleuses, dans l'embrasure des tranchées admirablement dissimulées.

Bou-Zian, pensant avoir vu suffisamment ce qu'il en était, retourna, par un autre chemin, faire son rapport à son lieutenant. On l'accueillit, parmi les tirailleurs, avec une joie folle... qu'il ne goûta point..., qui le fâcha presque.

— Quisqui contents parce que j'i reviens, dit-il. One marmite di Boches, ci pas soffisant por touer Bou-Zian !...

Il rendit compte de sa mission au lieutenant Pirou, lui dépeignant le village désert, lui indiqua l'emplacement des tranchées... Pendant qu'il parlait, le vent qui venait de ce côté apporta un cri, une plainte.

Bou-Zian fut tout surpris ; les turcos écoutèrent... Cela venait du village..., du village où il n'y avait personne..., et ce n'était pas le gémissement d'un blessé, un appel de mourant... ; ce n'était pas non plus un cri d'animal.

— Quisqui ça ? demanda Bou-Zian. Ci comme on z'enfant qui plore !...

On écouta avec plus d'attention..., et, dans le



— SPICE DI SAUVAGES ! TIRE PAS ! TI VOIR BIEN QUI JI PORTE ON Z'ENFANT !

silence poignant de la nuit, ce silence des attentes de batailles, où la mort semble faire sa tournée et établir son choix fatal, plus long, plus aigu, retentit à nouveau ce cri douloureux... On ne pouvait maintenant s'y tromper... C'était bien la voix d'un enfant..., d'un enfant qui souffrait !...

— Mais alors ! fit le lieutenant Pirou, il y aurait encore du monde dans ces ruines !... Des familles cachées dans les caves, sans doute...

— Non, ma liotenant, affirma Bou-Zian... J'i regardé bien por la cave... Y en a pas quequ'oni.

Comme la voix de l'enfant qui pleurait, appelait, devenait maintenant plus pressante, Bou-Zian, blessé dans son amour-propre, estimant n'avoir pas rempli consciencieusement sa mission, dit à son lieutenant :

— J'i va voir quisqui cit z'enfant faire por li plore...

Et n'attendant aucun ordre, aucune défense, Bou-Zian se dirige encore, mais plus vite, vers le village... Il sait quel chemin prendre pour ne pas être vu, et cette fois, à tout hasard, il emporte son fusil, sa baïonnette. Plus il avance, plus il acquiert la certitude que ces cris d'enfant partent de la grange qui vient d'être bombardée. Il n'a pas à chercher la porte, on peut entrer partout par ces murs crevassés... Mais comme il cherchait par où descendre dans la cave, il entend des voix, cette fois des voix d'hommes qui rient, et un rai de lumière lui indique le chemin...

Bou-Zian s'engage sur une sorte d'escalier qui

tourne..., vieux, usé, démolie... ; quelques marches descendues, il aperçoit deux hommes en casque à pointe qui s'esclaffent grossièrement devant une caisse remplie de paille, posée sur un escabeau... Dans cette caisse, un petit enfant piaille, crie en agitant désespérément ses mains... Ce sont les grimaces du petit qui font ainsi rire les Allemands... A terre, les corps de deux femmes : une vieille et une jeune, la mère sans doute, que l'obus de tout à l'heure a tuées... L'un des Allemands tient une petite lampe électrique et éclaire, pour mieux rire, la figure de l'enfant. L'autre enfin se penche et va saisir un des bras du pauvre.

— Toche pos cit petit !... crie Bou-Zian.

Les deux Prussiens font un bond en arrière, arment leur fusil et, laissant la lampe sur la caisse du petit, ils font feu sur le turco... Bou-Zian, non sans peine, parmi les décombres, enjambant les corps des deux femmes, charge les Allemands acculés au fond de la cave... Un combat à la baïonnette s'engage... Ce ne fut pas long... Les Allemands ont gratifié Bou-Zian d'autant de balles qu'en contenait leur fusil... Bou-Zian ne leur a donné à chacun qu'un coup de baïonnette, et Bou-Zian seul est debout dans la cave.

Alors il prend dans ses bras le petit, et, sans autre réflexion, il l'emporte... Il sort de la cave, quitte la grange..., mais, comme il entre dans le champ, des coups de fusil partent des tranchées allemandes....

Bou-Zian se retourne et crie :

— Spice di sauvages ! Tire pas ! Ti voir bien qui ji porte on z'enfant !

Pour la première fois, Bou-Zian eut peur des balles... peur pour l'enfant, et il se met à courir...

Chez les tirailleurs, ces diables, ce fut à qui ferait fête à l'enfant, au moutchacho.

— Nos allons garder cit pítit, dit Bou-Zian... nos allons faire loui on torco..., on z'Arabe !...

Cependant, on dut constater que ce futur z'Arabe était une fille... Bou-Zian, les turcos, en furent tout d'abord navrés, mais Bou-Zian, bientôt, se mit à rire :

— Comme j'i peux pas j'i changi lui por faire on garçon, j'i garde quand même !

Toute la nuit Bou-Zian berça la petite, essayant de faire cesser ses pleurs...

La petite pleurait parce qu'elle avait faim... Il lui fallait du lait... Or, les turcos avaient quelques bouts de biscuit, un peu de « singe » au fond d'une boîte..., mais pas de lait...

— Attends jusqu'à demain, disait Bou-Zian à l'enfant, et j'i trove di lait por toi...

Bou-Zian s'avancait beaucoup..., le ravitaillement ne fournissait pas de lait.

Mais Bou-Zian avait toujours un plan sous sa chéchia, même pour les cas les plus inattendus... Bou-Zian avait vu, ces jours derniers, un vieux bonhomme qui, pendant qu'on bombardait le village, gardait paisiblement deux ou trois vaches... Ce bonhomme avait même intrigué le lieutenant Pirou, qui se promettait de lui poser quelques questions. Bou-Zian eut la joie d'apercevoir, au petit jour, le berger avec ses vaches... Bou-Zian confie sa fille à Kadour, aux turcos, prend son bidon, sort des lignes, fait un détour, passe par un petit bois et arrive au berger.

Le berger surpris en apercevant le turco se retourne... Bou-Zian peut voir, sous la grande cape, un uniforme prussien...

— Quisqui !... s'écrie Bou-Zian. Ti spioun ?

Le pseudo-berger ne répond pas, prend la fuite en tirant des coups de revolver sur Bou-Zian... Il n'allait pas loin, le poste l'abattit... Bou-Zian, propriétaire des trois vaches, les dirigeait vers le camp...

— Avec ça, pensait-il, la pítit ti boire comme : veut !...

Mais les vaches, affolées par les coups de feu, s'éparpillèrent. Bou-Zian voulut en garder au moins une... Il la saisit par la queue..., s'efforçant de conduire la bête vers les turcos.

Cette vache devait être une boche, car elle s'obstina, malgré les tractions de Bou-Zian, à courir vers les tranchées allemandes. Bou-Zian se trouva bientôt dans l'alternative ou de lâcher la vache, ou d'être tué, ou tout au moins fait prisonnier... Les Allemands tiraient sur lui... Ce fut ce qui le sauva, car la vache qui courrait de toutes ses forces vers les lignes allemandes, touchée sans doute, rebroussa subitement chemin, et se mit, en beuglant, à courir plus vite encore vers les lignes françaises.

Maintenant Bou-Zian riait en tenant plus que jamais la queue de la vache..., en faisant derrière elle des enjambées folles, sans se soucier des coups de fusil qui l'escortaient... Enfin les turcos parvinrent à entourer la vache, à l'arrêter, à l'entraver et à la mettre en lieu sûr.

La petite eut du bon lait à boire.

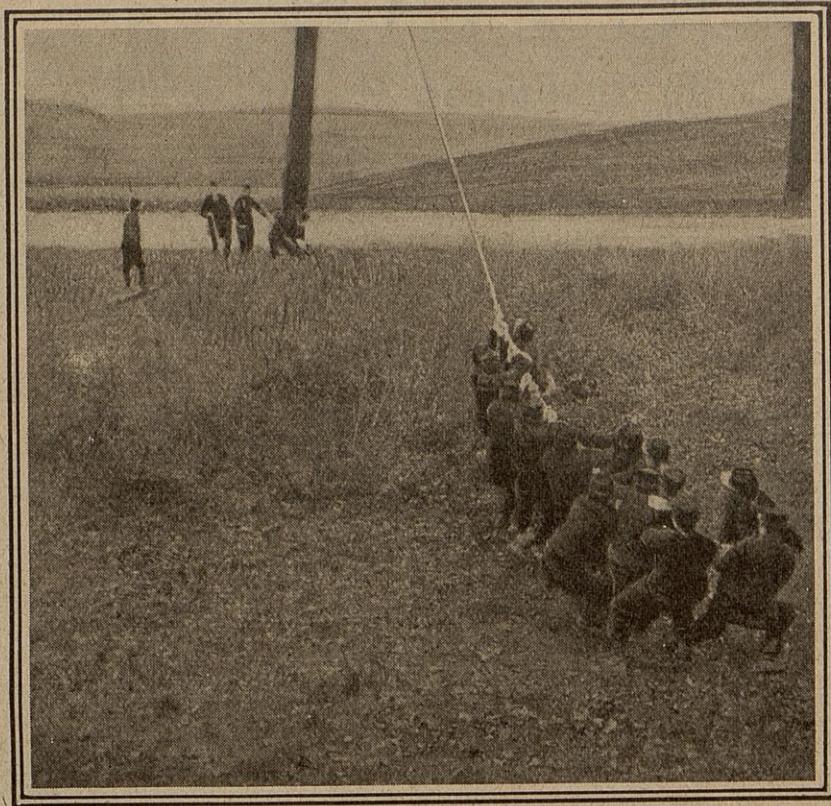
— Ti connais pas, dit Bou-Zian, ma liotenant Baroude, quisqui j'i plos peur quand j'i tiens la queue di la vache !... J'i peur que cit vache court plos que beaucoup, et que li lait y vienne di beurre... Y en a pas bon li beurre por li pítit !...

(A suivre.)

SOLDATS BUCHERONS



Aux nombreux métiers que la guerre leur apprend, nos soldats ont joint celui de bûcheron ; il leur faut du bois, soit pour construire des abris, soit pour protéger les tranchées avec des branchages recouverts de terre.

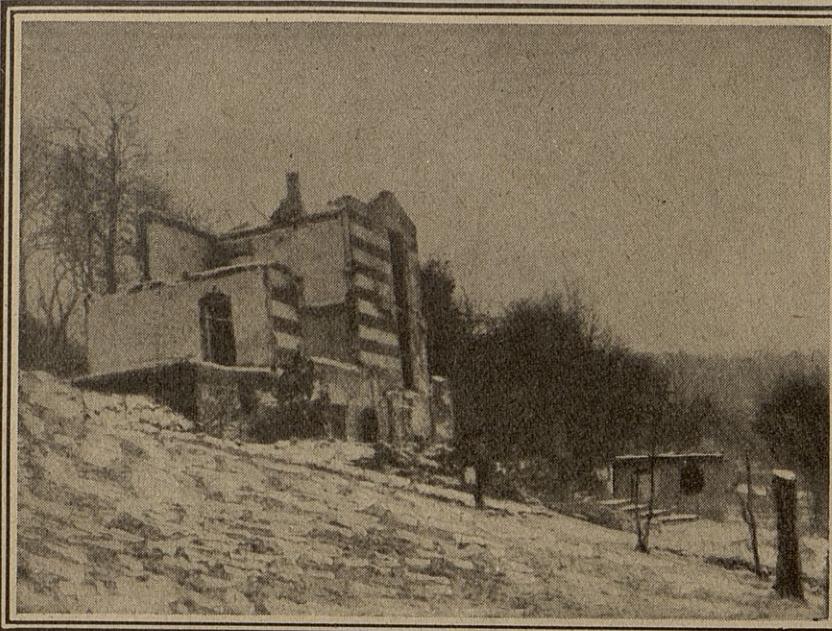


Les voici en train d'abattre un arbre le long d'une route du Nord ; après que la cognée ou la scie auront fait leur ouvrage au pied, une corde, attachée aux branches, dirigera la chute de l'arbre ; il faut éviter les accidents.



L'arbre est abattu : les bûcherons improvisés se groupent auprès du pied tranché ; ils se concertent sur les moyens de débiter le tronc et les branches de l'arbre, qui, dans quelques instants, formeront des abris sérieux.

AU BOIS LE PRÊTRE



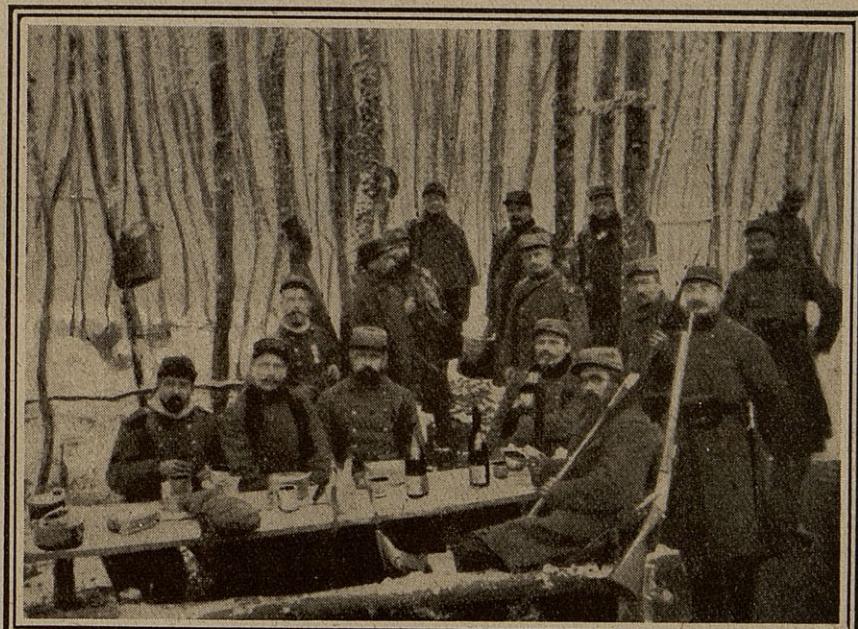
Les communiqués ont rendu célèbre le bois Le Prêtre ; on s'y bat tous les jours, car sa possession est d'une importance capitale. Cette maison s'est trouvée sous le feu de nos 75 : elle est en ruines.



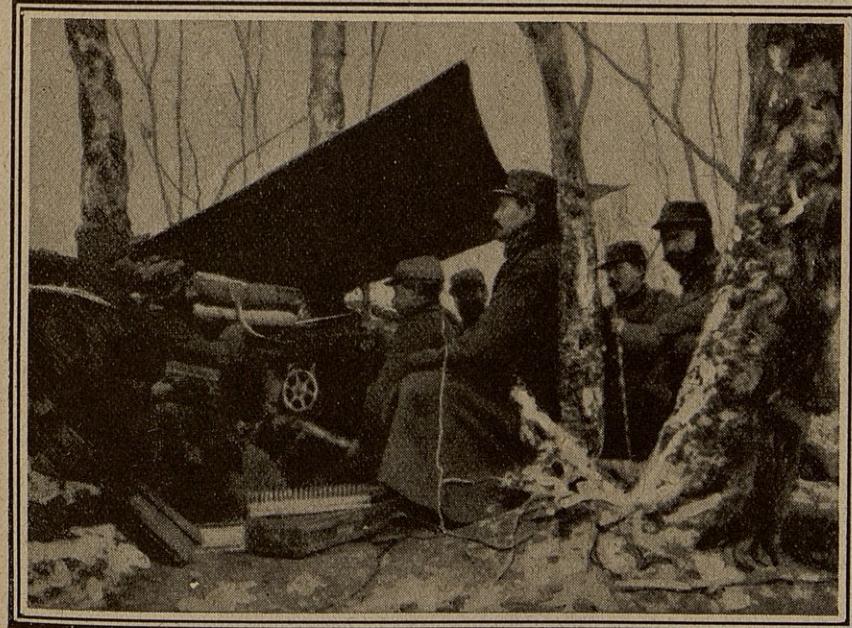
Ne dirait-on pas une voiture ornée de roses blanches pour un corso fleuri ? C'est pour une vraie bataille que cette pièce de 75, dissimulée sous des branches, a été fleurie par les flocons de neige.



La bataille est dure et la température rigoureuse ; mais nos braves troupes se défendent contre le froid grâce aux cache-nez et aux passe-montagne ; leur vaillance et leur bonne humeur les protègent contre l'ennemi.



En attendant leur tour de s'enfouir dans les tranchées, nos soldats prennent des forces autour de la table improvisée : le café est servi ; il y aura même de la « fine ». Une bonne pipe et puis... la bataille. Ça va !



Les voilà maintenant embusqués dans les taillis, que la neige recouvre ; la mitrailleuse est dissimulée ; les bandes de cartouches sont préparées ; les Boches vont être bien reçus.



Il faut songer aux camarades qui sont dans les tranchées en avant ; on va leur porter des marmites de bonne soupe qui seront mieux accueillies que les « marmites » des Boches.

NOS AMIS — NOS ENNEMIS



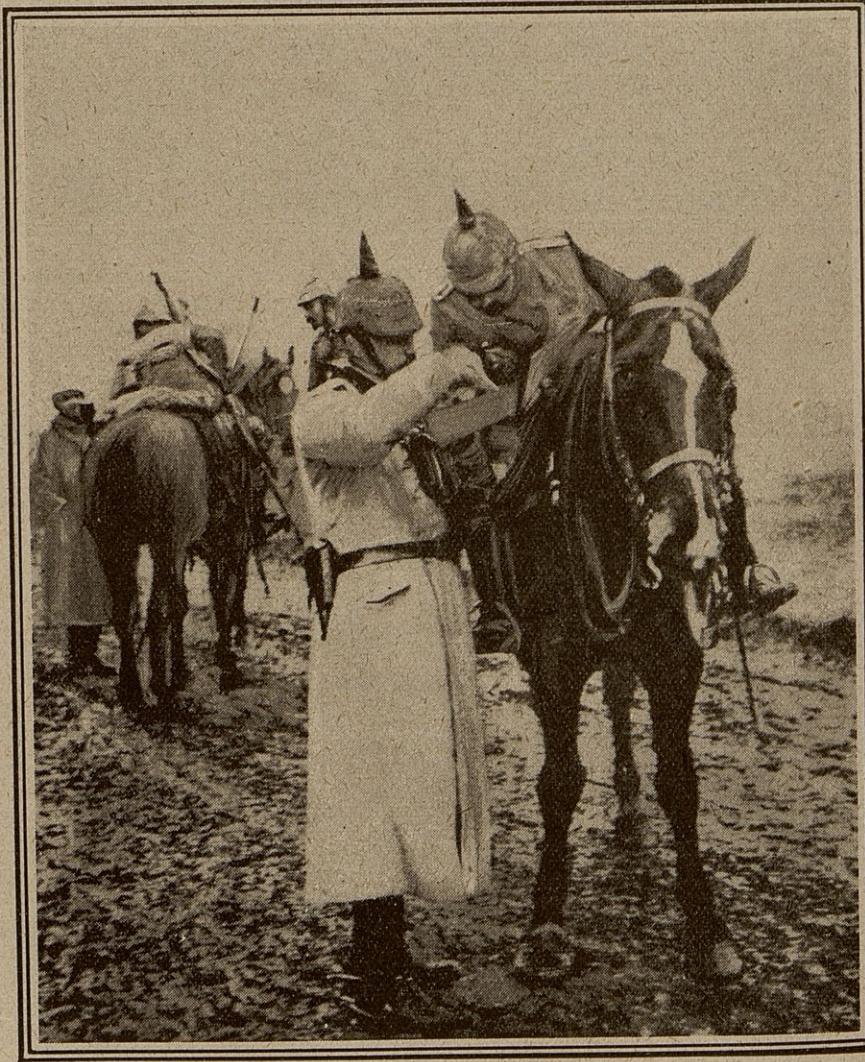
Les marins anglais internés en Hollande après la prise d'Anvers ont organisé à Groningue une partie comique de football.



Voici un marin habillé en Ecossais qui s'entretient avec deux de ses camarades déguisés l'un en suffragette, l'autre en débardeur.



Blessé près de Neucapelle, un soldat allemand raconte à ses camarades ses impressions de la guerre de tranchées.

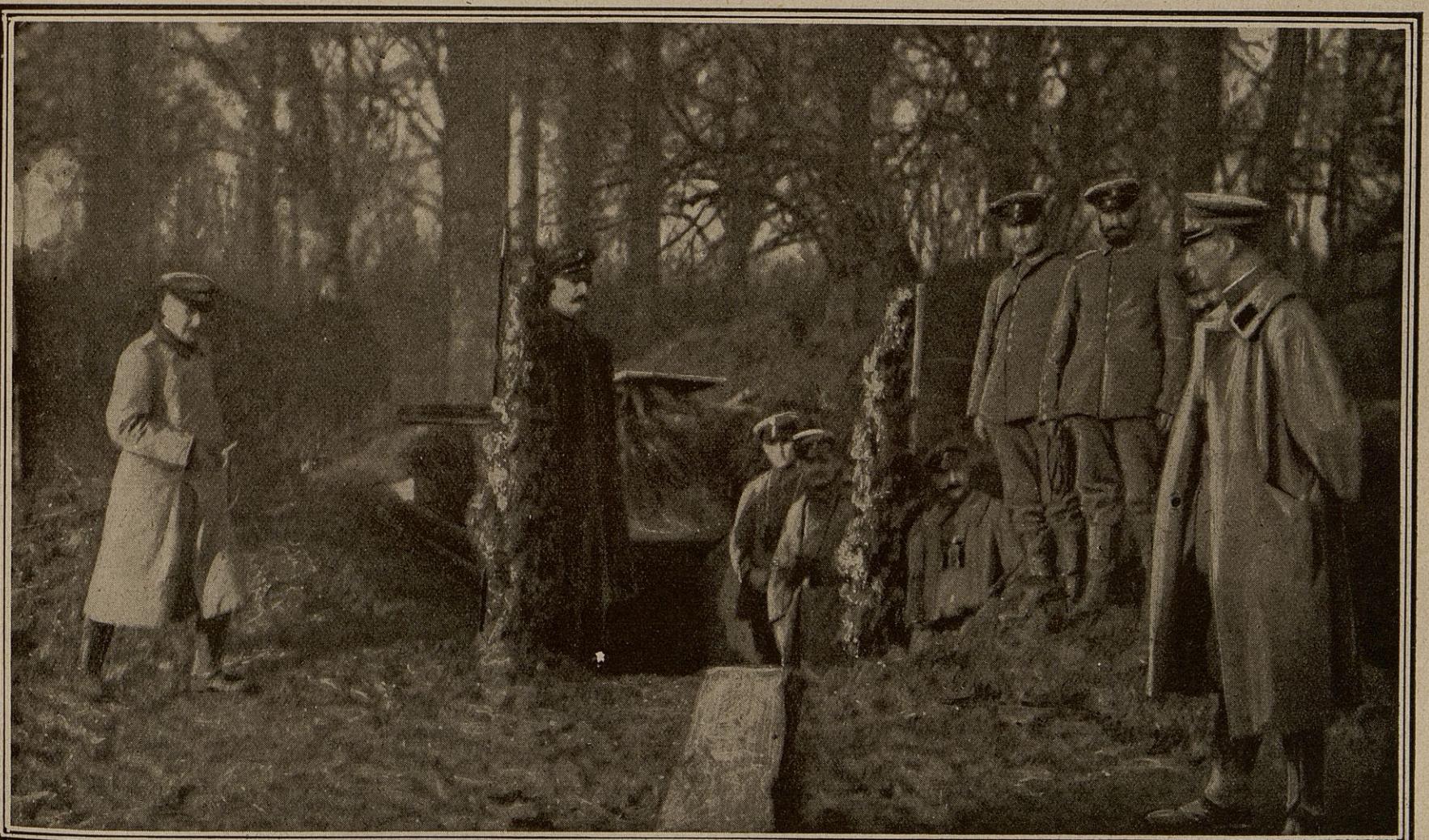


Le lieutenant von Bismarck, petit-fils du Bismarck de 1870, lit un important rapport qu'on vient de lui apporter des Flandres.

DANS LES FLANDRES

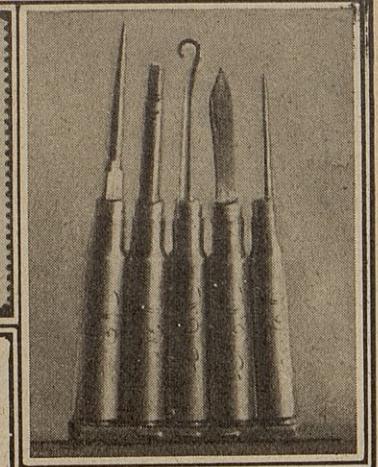
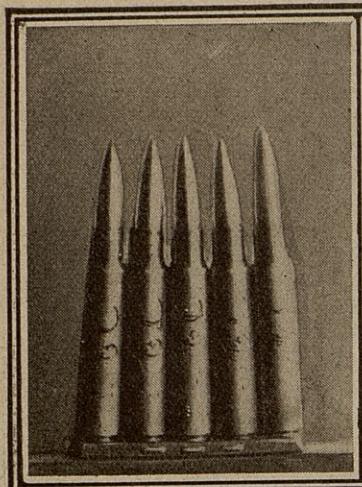


Dans la cour d'une grande ferme flamande, les Allemands ont installé un abattoir ; les quartiers de viande sont suspendus à l'endroit où étaient garées les machines agricoles ; mais on n'aperçoit pas d'instruments pour la confection des saucisses chères à ces mangeurs de choucroute.



Les Allemands viennent de creuser une tranchée dans un bois ; en voilà l'entrée. L'officier fait son inspection et paraît satisfait. Croit-il cependant que cet abri sera suffisant contre nos obus ? Les fantassins allemands construisent bien, mais nos artilleurs détruisent mieux.

LES ACTUALITÉS



En Russie, à l'imitation de notre Croix-Rouge, les sociétés de secours aux victimes de la guerre ont mis en vente des timbres dont voici des spécimens. Sur le front, nos soldats ont quelquefois des loisirs ; l'un d'eux s'est amusé à transformer ce chargeur aux balles meurtrières en nécessaire de dame.

SUR LE FRONT RUSSE

Comme sur l'Yser, et avec le même insuccès d'ailleurs, les Allemands redoublent leurs attaques contre le front russe qui s'étend devant Varsovie ; c'est sur la Rawka qu'ils essayent, en pure perte, de percer les lignes de nos alliés. Chaque fois leurs attaques sont repoussées ; ils laissent sur le terrain quantité de cadavres et ils s'obstinent toujours. Ils espèrent ainsi retenir les armées russes et les empêcher de reprendre leur mouvement sur Cracovie, c'est-à-dire vers la Silésie.

La tentative des Autrichiens de faire une diversion sur l'aile gauche des Russes a échoué ; ils ont dû évacuer la Galicie et se réfugier dans les cols des Carpates. Non seulement la Galicie est maintenant, sauf la ville de Przemysl qui résiste encore, aux mains des Russes, mais la Bukovine est tombée en leur pouvoir, et nos alliés, franchissant la chaîne des Carpates, sont entrés en Transylvanie, menaçant ainsi directement la Hongrie.

Leurs colonnes vont-elles poursuivre leur avance vers Budapest, ou bien, prenant la ligne ferrée qui longe les Carpates à leur versant méridional, iront-elles du côté de Cracovie, ou bien auront-elles comme objectif de donner, plus au sud, la main à l'armée serbe ? Il faut attendre la suite des opérations pour avoir une réponse à ces questions. L'apparition des Russes en Transylvanie cause les plus grandes appréhensions à Vienne, car, en dehors de l'action directe que cette offensive va exercer sur la Hongrie, elle pourrait avoir pour conséquence immédiate de déclencher la Roumanie, qui continue fébrilement à mobiliser.

Dans le Caucase, la victoire de Sarykamysch a été complète pour les Russes ; le butin pris aux Turcs est immense : toute l'artillerie du 9^e corps

ottoman, des drapeaux, des convois ; la poursuite des débris du 10^e corps s'effectue dans la direction d'Olyt.

Mais les Turcs ont amené d'autres troupes, qu'on évalue à environ cent mille hommes, dans la région de Karaourgan.

Une bataille acharnée s'est engagée, et le dernier communiqué de l'état-major russe déclarait qu'elle tournait à l'avantage de nos alliés.

La collection complète du "Pays de France"

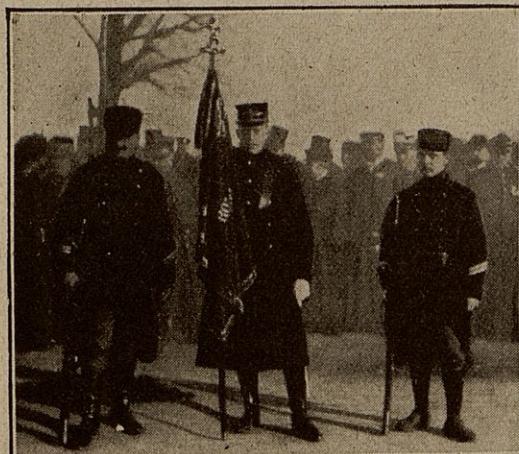
Nous avons reçu de nombreuses demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France ».

Un nouveau tirage des numéros parus, depuis le n° 1, se fait en ce moment, et, sous peu, nous pourrons donner satisfaction à toutes les demandes.

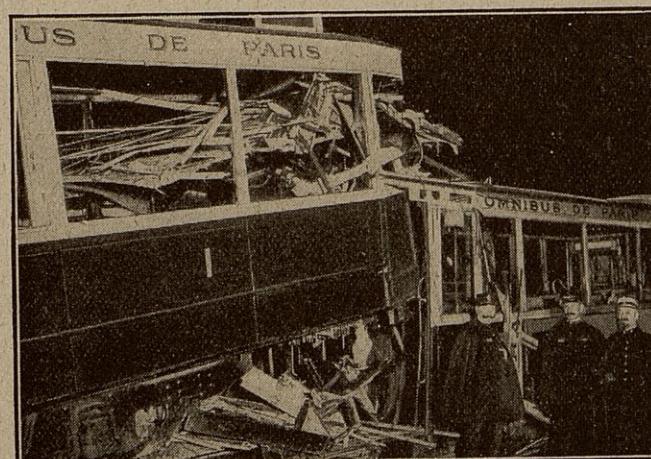
Dès maintenant tous les lecteurs du « Pays de France » qui voudraient s'assurer une collection complète, depuis le n° 1, sont priés d'en faire la demande aux marchands de journaux qui leur livrent habituellement notre publication.

Achat de documents pour le "Pays de France"

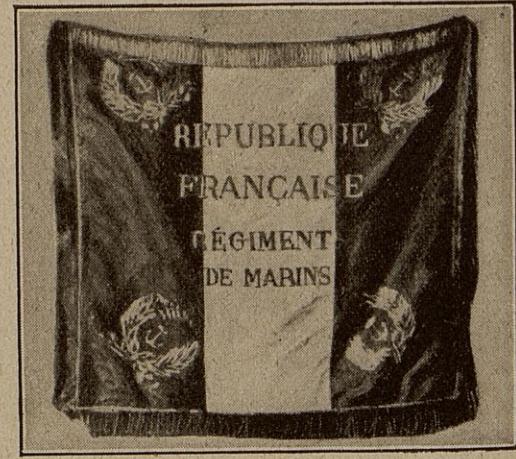
Le « Pays de France » achète aux prix les plus hauts tous les documents intéressants : PHOTOGRAPHIES, DESSINS, ARTICLES, etc., et plus particulièrement ceux qui se rapportent à la guerre actuelle.



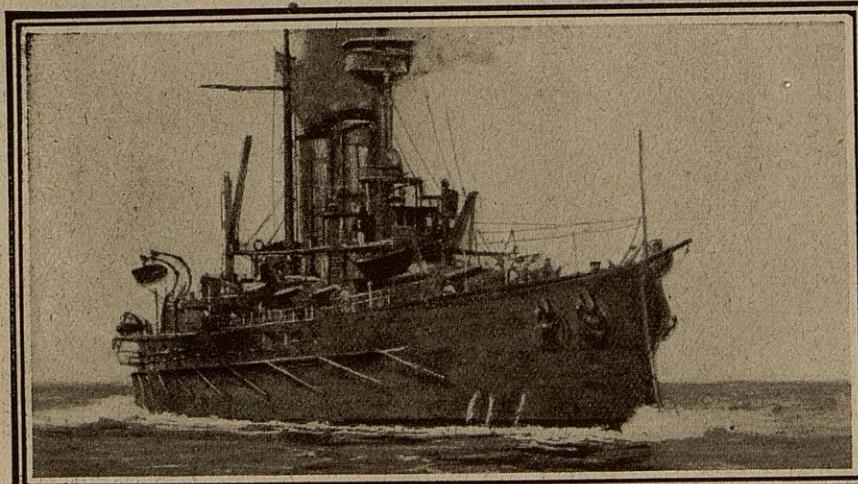
La ville de Honfleur a offert un drapeau aux recrues belges.



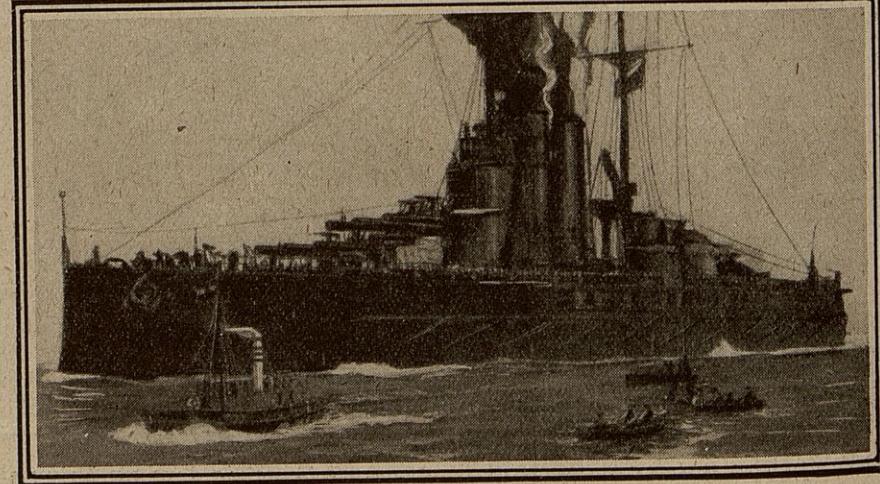
A Paris, une collision de tramways s'est produite rue des Pyrénées.



La ville de Lorient a offert le drapeau de nos fusiliers marins.



Le cuirassé autrichien « Radetzky » torpillé par nos sous-marins.



Le « Viribus Unitis », d'un plus fort tonnage, a subi le même sort.

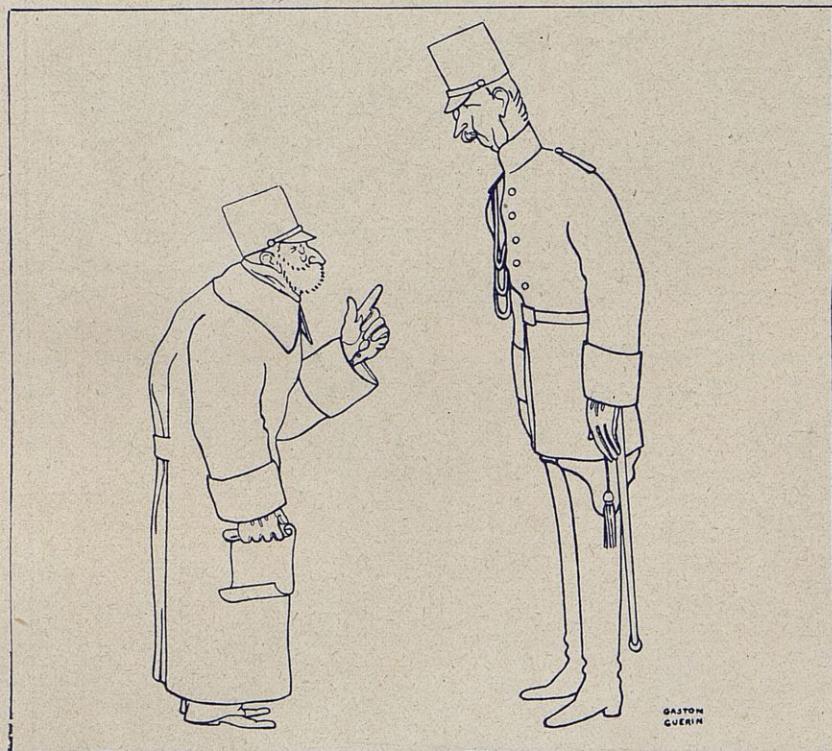
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



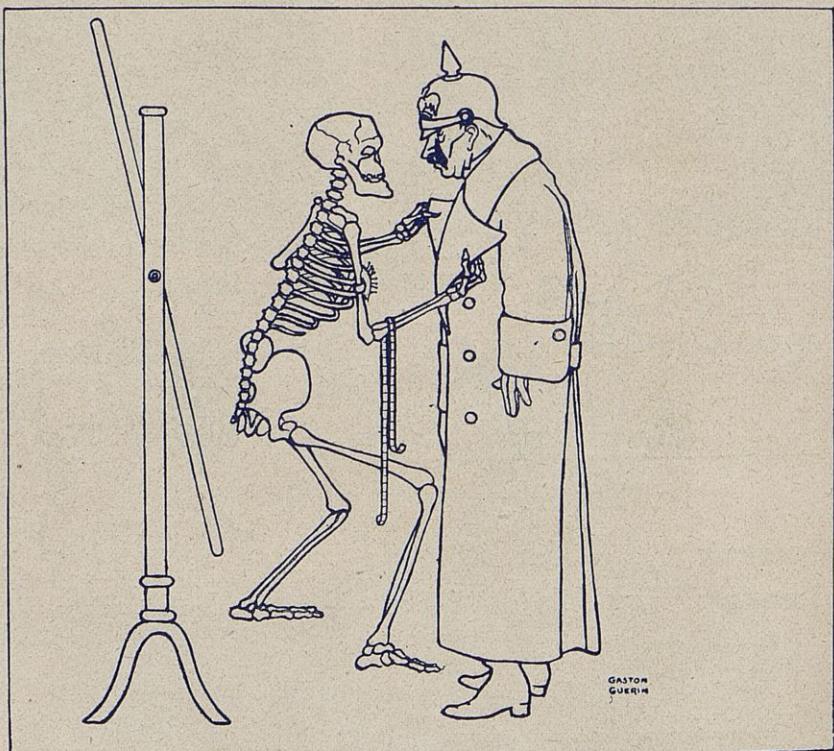
LA GUERRE EN CARICATURES



— Paraît que nous progressons !...
— Ah !... tant mieux !...



"Les Serbes ont fait 60.000 prisonniers" (Les journaux.)
François-Joseph. — Quand il y aura en Serbie plus de prisonniers autrichiens que de Serbes..., alors la Serbie sera à nous !!!



SON NOUVEL UNIFORME

— N'oublions pas... les revers !!!